This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Miscx

Aleide de Andria
Boston 1891

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PENDANT

LA GUERRE DE 1870-71

PAR

UN BERLINOIS

(A. BORCHARDT)

BERLIN
STILKE & VAN MUYDEN (Dr. G. VAN MUYDEN)
16 Georgenstr.

ST. PÉTERSBOURG
H. SCHMITZDORFF
5 Newski Prospekt

LONDRES
A. ASHER & CE
13 Bedfod-Strreet Covent-Garden

BRUXELLES
LIBRAIRIE MUQUARDT

BALE ET GENÈVE
LIBRAIRIE H. GEORG

ROMA
Corso 346-347

TORINO
Carlo Alberto 5

FIRENZE
Tornabuoni 20

ERMANNO LŒSCHER

1871

KD 62863

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JUN 1 1962

LITTÉRATURE FRANÇAISE

TABLE

PAGES

Note préliminaire VII

I. Le cerveau du monde 1
II. L'esprit parisien 9
III. M. Michelet 13
IV. Poésie guerrière 19
V. Le feu grégeois 25
VI. Académiciens et romanciers 31
VII. L'ombre du grand Napoléon 36
VIII. Romancero français 41
IX. Les Prussiens en 1792 et en 1870 . . 46
X. Bismarckiana 51
XI. Dessins et caricatures 56
XII. Littérature officielle 63
XIII. *Suite* 68
XIV. Littérature officieuse 73
XV. Humanité 80
XVI. M. Alphonse Karr 86
XVII. Espionnage et trahison 92
XVIII. Les neutres 99

XIX. M. Tallichet 106
XX. Les conseillers bénévoles du Roi Guillaume 112
XXI. Les loisirs de Wilhelmshöhe 118
XXII. La légende de 1792 124
XXIII. Paris bloqué 131
XXIV. Le bréviaire du roi de Prusse . . . 137
XXV. La province 144

Quelques mots pour finir 151

Les historiens, après avoir retracé une grande période de l'histoire politique ou militaire d'un peuple, ont l'habitude de consacrer quelques pages aux lettres et aux arts qui fleurirent dans cette même époque. C'est ainsi que M. Thiers, suspendant le récit des victoires et conquêtes napoléoniennes, rend l'hommage qui leur est dû aux caudataires «du grand style» (David, Fontanes et les autres) dont le talent académique eut d'heureuses conformités avec le goût théâtral et les fastueuses servitudes du règne. — On trouve même, dans les anciennes histoires de la monarchie, un chapitre intitulé *État du cœur*, qui repose les yeux et l'esprit, par des peintures plus douces, de l'éternel tableau de batailles.

Nous avons réuni et classé dans ce petit livre des notes de lecture, extraites d'un amas de journaux et de livres; peut-être serviront-elles à l'historien futur, en lui offrant quelques traits caractéristiques de l'état des esprits (nous oserions dire aussi: de l'*état du cœur*) chez les Français, pendant cette grande guerre de 1870-71.

Il est présumable, d'ailleurs, qu'avec la paix, ce que la guerre avait obscurci en France, reprendra bientôt

toute sa clarté, et, dès aujourd'hui peut-être, les Français ne voudront pas se reconnaître dans ce tableau d'hier, où ils sont peints par eux-mêmes. Byron disait: «Il y a des moments où je ressemble à tout autre que «moi.» Nous admettons très volontiers qu'il en soit ainsi pour le peuple français, et que cette image d'un moment (dix mois) ne soit pas ou ne soit plus la sienne. Pourtant, la ressemblance s'effaçant, il restera bien un air de famille.

Ajoutons encore que beaucoup de pages, d'où sont tirées nos citations, sans doute furent écrites *pour* la France, — mais l'Europe les lisait.

Nous avons laissé de côté le tableau final, c'est-à-dire, la Commune de Paris; cette littérature là est du domaine des aliénistes. En tête des proclamations, des ordres du jour, des articles de journaux que dictait la Ménade communiste, semblent écrites ces paroles du duc Theseus dans le *Songe d'une nuit d'été :*

«Hurlons encore une fois!»

Berlin, 1er juillet 1871.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PENDANT LA GUERRE DE 1870—71

I

LE CERVEAU DU MONDE

„.... Que Paris, ... qu'une telle ville, qu'un tel foyer de lu-
„mière, qu'un tel centre des esprits, des cœurs et des âmes, qu'un
„tel **cerveau de la pensée universelle** puisse être violé, brisé,
„pris d'assaut, ... cela ne se peut. Cela ne sera pas...“

Ainsi disait M. Victor Hugo, dans son discours de rentrée aux Parisiens. L'illustre poète revenait après dix-huit ans d'absence. Pendant ce temps là, le *foyer*-Paris avait bien perdu un peu de sa flamme, le *cerveau*-Paris n'était pas sans avoir offert quelques symptômes de ramollissement. M. Hugo, si loin qu'il fût de «la ville sacrée», avait aperçu lui-même ces signes de déclin et s'en était désolé dans son livre des *Châtiments :*

„Puisque toute âme est affaiblie,
„Puisqu'on rampe, puisqu'on oublie ....“

Seulement il gardait cette espérance de poète qu'*au jour marqué* on verrait Paris et la France

„Égaler la revanche à l'avilissement."

Pendant la même période, — surtout dans les dernières années du second Empire, — *le genre humain,* sur les épaules duquel M. Hugo place cette tête nommée Paris, suivait, avec moins de colère mais aussi avec moins d'illusion que l'auteur des *Châtiments,* le curieux spectacle des choses parisiennes.

Louis Bonaparte avait recueilli, parmi ses traditions de famille, un vieux sophisme effronté, que jadis inventa Maret-Bassano pour les besoins de la cause impériale, — savoir que l'empire napoléonien, c'est-à-dire l'absolutisme le plus pur, n'était que la continuation et le couronnement de l'œuvre révolutionnaire. Les «immortels principes de 89» avaient été sacrés, ainsi, en la personne de Napoléon Ier, et celui-ci les inculquait au reste de l'Europe à coups de canon. Sur cette idée profonde le neveu du grand homme a beaucoup médité, comme on le voit par son livre *Les Idées napoléoniennes,* fruit des loisirs prolongés de l'auteur à Ham. Arrivé au pouvoir, il y porta, d'un air convaincu, ces maximes : — la démocratie et l'impérialisme sont identiques; — le pouvoir personnel napoléonien réalise la dictature de l'État reconnue nécessaire par les apôtres socialistes; — le militarisme est la liberté progressive et *la paix* (on consentira plus tard à dire *la paix armée)* ....

Quant aux préceptes pratiques du règne, ils semblent avoir été tracés d'avance par Schiller dans une page, souvent citée, de son *Histoire de la guerre de trente ans :*

„La sagesse comptant sur la sagesse, chimère. Mais elle est sûre du succès, lorsque, dans ses conceptions, elle a des rôles pour l'avidité, la superstition et la barbarie ...“

„L'homme véhément ne doit jamais être chargé de l'exécution d'une violence que la sagesse peut commander. *Celui pour qui les lois de l'ordre sont sacrées, doit seul être chargé de les enfreindre.*“

Napoléon III n'est rien moins qu'un homme véhément, et, passée la première heure, ses ministres et agents n'eurent guère de véhémence non plus (il n'y a peut-être pas dans l'histoire une violence exécutée avec autant de calme que les transportations en masse qui suivirent l'attentat Orsini). — De même, parmi ceux qui s'associèrent au coup d'État et à ses suites, la plupart était gens rassis et pleins de respect pour les *lois de l'ordre.* Chacun d'eux put partager le bénéfice de l'heureuse explication trouvée par le Prince-président lui-même : — « *Je suis sorti de la légalité pour rentrer dans le droit.* »

Que cet illuminisme napoléonien, ce chaos d'idées fausses et de duperies, ce rêve, comme on a dit, d'un Machiavel somnambule, ait eu une prise et une action réelles sur le cerveau français, on ne peut exagérer à ce point sa malsaine influence; mais si, comme théorie, le système restait à peu près lettre morte hors du cercle de la domesticité intellectuelle

de l'Empire, en revanche ses applications pratiques — intérieures et extérieures — ne devaient pas être sans effet à la longue sur l'esprit et le sens moral d'un peuple ainsi soumis pendant vingt ans aux expériences du napoléonisme *libéral et pacifique.*

Le souverain taciturne, énigmatique, qu'un jour lord Normanby définissait publiquement: — «Cet «homme qui ne dit jamais rien, et qui ment toujours», — avait eu l'heur de trouver un admirable interprète de son mutisme impérial. Comme on a vanté, sous Napoléon Ier, le ministre diplomate Talleyrand de savoir «élever le silence jusqu'à la hauteur de «l'éloquence», — on pouvait, sous le second Empire, faire du ministre orateur Rouher un éloge contraire, mais non moins rare, en disant de lui qu'il savait élever l'éloquence jusqu'à la hauteur du silence.

Cette sonore expression d'une volonté muette ou d'une pensée absente trouvait des échos sibyllins dans la presse officieuse. Personne n'a mieux connu les derniers détours de la logomachie politique, n'a mieux su faire le vide dans la phrase que l'école des Limayrac et des Laguéronnière; elle a fourni de si parfaits modèles du genre qu'ils ont l'air d'en être la meilleure parodie.... Vue de près, cette partie de la presse française produisait une singulière impression, difficile à définir; il aurait fallu lui appliquer impoliment ce que le poète Catulle disait de certain *officieux* de son temps (un mari): — *C'est une stupeur....*

Lorsqu'après Sadowa s'éleva la *Question allemande,*

on put alors juger des fruits que quinze années de ce régime avait portés, du trouble et de l'obscurité que l'impéralisme avait jetés dans l'esprit français; et nulle part peut-être les traces du mal ne furent plus visibles que chez l'homme politique qui semblait devoir s'en être le mieux préservé, intellectuellement et moralement: nous voulons parler de M. Thiers, réputé l'esprit sain et lucide entre tous. Dans les discours qu'il prononça, depuis la fin de 1866 jusqu'au commencement de 1870, cet éminent orateur parut avoir trouvé le secret d'être en même temps le plus clair des hommes et le moins compréhensible. Représentant et défenseur de l'opinion libérale, il servait si bien par plusieurs côtés le militarisme et le césarisme, qu'on pouvait l'appeler «un ministre de l'Empire *in partibus infidelium*»; avocat du droit national, il le niait au-delà des frontières; partisan de la paix, il adjurait la France de rester armée sur le pied de guerre, etc.

L'Empereur et les siens n'eussent pas mieux dit. — Au mois d'août 1868, un de ces ministres impromptu, comme Napoléon III aimait à les créer, M. Duruy, — dans une solennité universitaire, — pensa que c'était son devoir d'initier même les écoliers de France aux idées politiques les plus complexes du napoléonisme; et, présentant à ces jeunes intelligences, sous la forme d'une louange donnée à l'Empereur, l'une des plus fortes antinomies impérialistes, — son Exc. vantait le souverain de la France d'avoir «or-

«ganisé l'*armée formidable qui devient la meilleure ga-*
«*rantie de la paix.*» — L'auditeur étonné se demandait si de jeunes esprits, tout frais émoulus d'un cours de logique, étaient bien aptes à comprendre comment il est nécessaire au repos de l'Europe que la France, quand elle n'est menacée par personne, soit menaçante pour tout le monde, comment les États civilisés aujourd'hui ne sauraient se préserver des désastres de la guerre qu'en se ruinant par la paix, comment il n'est pas permis d'être pacifique sans être formidable.... Tel était pourtant, à cette époque, le complément d'instruction que M. le ministre en personne donnait aux collégiens français.

Nous nous bornons à ces traits caractéristiques pour indiquer la dépression que Paris-*cerveau* avait, en vingt années de ce règne, trop évidemment subie dans ses facultés politiques. — Quant aux organes littéraires et aux fonctions morales, on sait que le même cerveau, était, au dire des Français eux-mêmes, dans un état voisin de l'encéphalite.

Mais M. Victor Hugo avait prédit que la guerre serait le salut, *la guérison.* A l'heure du danger, Paris retrempé, rassaini, rajeuni tout à coup devait sortir

„Par un immense éclat de cet opprobre énorme!"

et alors, — disait le poète — les ténèbres s'enfuiront,

„Et tous les yeux humains s'empliront de clarté
„Et l'on battra des mains de l'un à l'autre pôle."

La guerre étant venue, — cherchons aujourd'hui dans les faits, dans les livres, dans les arts, dans la presse, dans toutes les manifestations du cerveau parisien, quelles sont les clartés dont il a empli les yeux humains, quels sont les prodiges de son génie que les applaudissements ont dû saluer de l'un à l'autre pôle.

II

L'ESPRIT PARISIEN

Un feuilletonniste de l'*Indépendance belge* (Parisien réfugié) écrivait, pendant la guerre: — « Les Prus- « siens nous ont pris Metz, Strasbourg, etc.; ce qu'ils « ne nous prendront pas, *c'est notre esprit.* » — Il est à croire que bien des Français eussent charitablement souhaité à leurs ennemis prussiens de *prendre* cet esprit-là, en respirant de trop près l'atmosphère parisienne. Voici du moins ce qu'à la fin de novembre dernier on lisait dans le journal *le Siècle :*

„ C'est l'esprit qui a perdu la France. Entendons-nous: nous voulons dire l'esprit boulevardier, cet esprit qui se compose pour les neuf dixièmes, de calembourgs, de jeux de mots, de scepticisme, de .... tranchons le mot, de blague; pour le dixième restant, de forfanterie, de mensonges ridicules....

„Non! tant que le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Paris-Journal* et autres journaux du même acabit ne seront pas tombés à un tirage de 500, à l'usage exclusif d'un nombre égal de *ramollis et de drôlesses*, il n'y a pas d'espoir de voir la France se relever."

M. *Emile Leclercq*, écrivain belge, a eu la patience, le courage, de composer jour par jour, à par-

tir du 15 juillet, une sorte d'anthologie de cet *esprit parisienne* (1); mais il n'est pas allé jusqu'au bout; la nausée était trop forte. Le recueil s'arrête après Sedan. — Il en ressort une application toute française, toute parisienne au moins, de cet autre vers de M. Victor Hugo :

„L'histoire a pour égoût des temps comme le nôtre."

Assitôt la guerre déclarée, et quelle guerre! la parade commence. Le départ des troupes françaises est d'une gaîté folle; on croirait voir l'armée du général *Boum* partant pour Berlin; il n'y manque que la musique d'Offenbach; *la Marseillaise* la remplace. — Nous empruntons le tableau de ce départ au journal de M. de Girardin, *la Liberté :*

„Les salles d'attente du chemin de fer regorgent d'un public enthousiaste.... Tous les différents corps : infanterie, cavalerie, train, artillerie, sont également bien reçus, mais, il faut bien le dire, *le succès* est pour les zouaves et les turcos, qui sont d'un entrain effroyable et d'une verve étourdissante : — „Ah! disent-„ils, les Prussiens ont voulu voir *la ménagerie d'Afrique!* Eh bien! „ils la verront!" — De fait, ils sont effroyables à voir : à moitié nus, coiffés de rouge, l'œil allumé par le patriotisme et le vin! *Pauvre landwehr!*

„Douze cents zouaves entrent en gare, perchés sur les wagons, dansant un cancan échevelé et hurlant à pleins poumons."

En même temps, les farceurs de la presse, « les cabotins de lettres » — comme les appelle M. *E. Le-*

---

1 **La guerre de 1870.** — *L'esprit parisien, produit du régime impérial.* Bruxelles, *F. Claassen*, éditeur.

clercq — s'évertuent à désopiler le public. Exemple, tiré du *Gaulois :*

„Connaissez-vous la dernière mode? Appeler son chien *Bismarck* et lui accrocher à la queue un écriteau portant: *Vive la France!*... Faire acclamer la France par Bismarck, c'est tout de même raide!"

•

Jamais on n'avait tant ri. L'invalide au nez d'argent s'éveille, et dit, en se frottant les yeux: «on va donc encore s'amuser!» — Le troupier qui part, rassure sa payse: « N'aie pas peur; *un tour de Rhin et un tour de Mein,* l'affaire est faite. »

Au milieu de ces éclats de rire — tombe, comme un premier obus prussien, ce dessin sinistre du *Kladderadatsch* berlinois, à la façon shakespearienne: — On y voit la France vieillie et défaillante, buvant du sang dans une énorme écuelle. Sous ses pieds éclate une bombe, et on lit au-dessous du dessin: « *Elle a besoin de boire du sang pour se soutenir et se rajeunir. Nous lui ferons boire le sien.* »

Les Athéniens de Paris trouvèrent cette gravure horriblement *grossière.* Quant à eux, ils se piquaient de donner aux Prussiens des leçons de finesse et de délicatesse. Un boulevardier, M. *A. Scholl,* auteur estimé d'un livre sur les *cocottes,* écrit dans le *Paris-Journal* (1er août) :

„Comme tout ce qui naît de l'humidité, la race allemande pullule .... Je l'ai étudiée de près, chez elle, sur son territoire sulfureux et chlorhydrique .... Ces chairs allemandes, faites de bière et de pommes de terre, sont molles et odorantes. Le par-

fum est bizarre; c'est un mélange de racine de buis et de radis noir; la noblesse seule sent le porc salé."

Plus tard, après Wissembourg, après Wœrth et Spicheren, après Mars-la-Tour et Gravelotte, — au moment même (3 septembre) où Paris allait apprendre le déastre de Sedan, — l'armée prussienne continue à être tournée en caricature par les bateleurs du journalisme parisien. C'est à cette date qu'un rédacteur du *Figaro,* nommé *Millaud,* pour divertir ses lecteurs, leur montre la Prusse épuisée d'hommes et faisant avancer sa dernière troupe: le *Landsturm;* — nous citons (en écartant quelques ordures):

„Regardez-les! les voici qui arrivent, les hommes du *Landsturm.* A l'appel de la patrie, ils ont quitté leurs fauteuils et leurs petits-enfants. Ce sont de nobles têtes de vieillards! L'arrière-garde est spécialement composée de goutteux. Les pituites, catarrhes, bronchites invétérées sont en avant. Elles remplacent avantageusement la musique militaire. — Ils marchent! De temps en temps on s'arrête pour l'exercice de la tabatière, indispensable à ces vénérables. Au commandement, on ouvre les boîtes à queue de rats, on prend la prise, on la pulvérise, on la hume, on referme la tabatière, on éternue. Puis le bataillon reprend sa marche....

Un malheur à enregistrer. Le brave lieutenant-colonel Klops, parti de Berlin à l'âge de 82 ans, tombé en enfance vers Rastadt, est mort de vieillesse en touchant la France...."

C'était tout à fait plaisant; — arrive la nouvelle: l'empereur et 80,000 Français sont prisonniers. — Le rire parisien commence à jaunir. Mais quoi! Paris pourrait-il être vaincu à son tour? Le *Figaro* lui délivre patente d'invincibilité; il dit:

„Notre confrère *de Pène* vient de trouver un engin de défense qui laisse bien loin derrière lui chassepots, mitrailleuses, canons d'acier. Cet engin, ce n'est qu'un mot, mais un mot à aiguille, un mot *rayé*, un mot chargé au picrate de potasse :

„Si Paris est vaincu, a-t-il dit, Paris sera **ridicule!**"

M. *Leclercq* cite le «mot rayé», et ajoute : «Paris, « depuis deux mois, était non seulement ridicule, mais « odieux.»

On chercherait en vain dans l'histoire l'exemple d'une telle insanité. Ces journaux, qui semblaient avoir pris à tâche de dégrader aux yeux du monde leur propre pays, de faire perdre à la France tout droit aux sympathies, aux respects, à la pitié même, et de la déshonorer jusque dans son infortune, — se vendaient à 100,000 exemplaires.

III

M MICHELET

Au commencement de cette année, M. Michelet, l'historien, a publié une brochure, écrite un peu loin du théâtre de la guerre : — *La France devant l'Europe*, — avec cette épigraphe : « Les juges seront jugés ». L'idée-mère de cet écrit, c'est que l'Allemagne, par sa victoire remportée sur la France, n'a fait que préparer les voies à l'invasion moscovite : — « la figure de « M. de Bismarck », dit l'auteur, « me semblait d'un « général russe. Je ne me suis pas trompé.... Sa san- « glante dictature décime aujourd'hui l'Allemagne, et « demain l'attellera *(jumentum insipiens)* aux canons de « la Russie. » — Déjà le Czar, triomphant après Sedan et Metz, songe à doubler son armée et fait un violent appel aux masses barbares de son empire : — « *L'ours blanc, d'un grand coup de gueule, obtient l'ef-* « *froyable écho d'un hurlement général, sorti de cette mer* « *humaine....* »

M. Michelet est un écrivain auquel on peut appliquer, comme à M. Hugo, comme à M. Quinet et

quelques autres encore, ce que Voltaire disait d'un de ses contemporains : «Il a une raison très particulière». Son style, haché, hoché, est une crépitation perpétuelle: touche heurtée, emphase courte *(breves ampullæ)*, juvénilité sénile.... On goûte beaucoup les livres de M. Michelet en Prusse et en Pologne.

Sa brochure contre l'Allemagne paraît avoir été écrite sur ouï-dires. *Quelqu'un m'a dit.... Une dame m'écrit....*, telles sont les sources habituelles de l'auteur. Il apprend de cette façon que pendant la dernière campagne l'oppression la plus dure a pesé sur le peuple allemand, et que, dans les rangs de l'armée, un prince même, Georges de Saxe, a été arrêté; — qu'en décembre déjà la guerre avait fait *vingt-neuf mille* veuves à Munich; — qu'à Wœrth et à Gravelotte les Prussiens «ont mis leurs Polonais en avant pour recevoir la première grêle»; — qu'à Sedan c'est la landwehr bavaroise *(à la fin de la campagne elle était encore en voie de formation)* qui a le plus souffert; — qu'après la bataille le roi Guillaume a reçu Napoléon III «comme un chien»; — que, passé cinq heures du soir, on ne pouvait jamais parler aux officiers prussiens (complétement ivres), etc.

Sur le siége de Strasbourg M. Michelet a reçu (d'une demoiselle) des informations toute spéciales; — nous citons :

„Heureusement des témoins graves, sérieux, désintéressés, arrivent de tous côtés. Le plus fort est d'*une innocente et candide demoiselle qui m'apprend* (18 octobre) une chose que tous avaient

supprimée, comme trop exécrable. C'est que ces furieux coupables (les assiégeants), manquant de munitions, et progressant dans leur crime, lancèrent, pour écraser la ville, tout ce qu'ils avaient sous la main, non seulement des clefs, des serrures, des poids, *mais surtout* des pierres sépulcrales, les tombes de Strasbourg. **Ils lancèrent des cimetières**, et les femmes épouvantées, qui fuyaient sous cette pluie, crurent recevoir des ossements....“

M. Michelet a écrit vingt ou trente volumes d'*histoire :* cette idée, en lisant les lignes qui précèdent, peut faire frémir pour le moins autant que l'image des Strasbourgeois bombardés avec les ossements de leurs pères. — Un autre chapitre du livre : *le triomphe de la machine,* n'est pas indigne de figurer à côté du «lancement des cimetières». L'auteur raconte qu'il y a juste soixante ans, ses parents le menèrent voir la pompe à vapeur de Chaillot; dès ce jour *les machines* lui firent peur : «mon instinct», écrit-il, «me disait obstinément que des fatalités diverses étaient dans ces êtres inconnus» ; — et son instinct ne l'a pas trompé, car il paraît que c'est à l'aide de *la machine* que les Prussiens ont vaincu la France en 1870. Nous détachons cette page (42) du livre de M. Michelet :

„.... Il est très sûr que la machine, le canon léger à grande portée fit encore plus pour les victoires des Prussiens (que leur vaillance et leur science militaire). Leurs bulletins disent souvent qu'ils les ont dues surtout „à leur admirable artillerie“. Mais ils ne disaient pas assez qu'aux grands moments décisifs, par exemple à Sedan, cette portée était telle, et nos armes atteignaient si peu, *qu'il n'y eut ni victoire, ni combat. Les hommes étaient peu nécessaires :* la machine exécuta tout, sans

qu'on pût lui répondre. Quels hommes étaient à Sedan? Surtout la landwehr bavaroise (d'après ce que m'ont assuré des témoins désintéressés et certainement *véridiques)*. Cette landwehr fut suffisante, et ne perdit presque rien *(M. Michelet oublie ici ses 29,000 veuves de Munich)*, étant en sûreté parfaite derrière ce cercle de mille canons où les nôtres étaient pris et devaient être écrasés.

„*Un officier français* a raconté : — „Nous étions tenus à „distance. Ils tiraient à 500 mètres, à 1000 mètres plus loin „que nous. En faisant un feu terrible, nous n'avions pas la „consolation de tirer un coup qui servît. *Je les voyais, de ma „lunette, tranquilles derrière leurs batteries, qui faisaient le café, la „soupe.*"

Conclusion : «le mécanicien est tout. Le héros est supprimé.» — La Prusse et l'Allemagne auront ainsi perdu, en cette guerre, tués ou blessés, plus de quatre-vingt mille .... mécaniciens.

Dans un livre qui ne prétend rien moins que *juger les juges*, dans un écrit qui veut rallier à la cause vaincue les sympathies du présent et de l'avenir, le premier soin de l'auteur devrait être, il semble, de prendre garde que ses lecteurs ne perdent leur sérieux. De même que M. Victor Hugo, toujours à la recherche du sublime, s'en va souvent frapper chez le voisin, — M. Michelet a parfois une hardiesse de plume, un imprévu d'idées et de style qui déconcertent, pour ainsi dire, la gravité de son sujet. Il le sent bien lui-même, car, au milieu d'une page où il vante le courage, la douceur, la modestie du gouvernement provisoire français, — et *sa jeune candeur*, — il s'arrête pour lancer ce vigoureux *risum teneatis :* «Ne riez pas, imbé-

« ciles, vieux fourbes que je vois d'ici! » — Voilà bien du bruit pour un sourire, et ce n'est peut-être pas une marque d'imbécillité ou de fourberie que de ne pouvoir très sérieusement associer l'idée de *jeune candeur* avec les personnes et les œuvres du 4 septembre. Si l'auteur veut commander à ceux qui le lisent, le respect et la gravité, qu'il commence par respecter lui-même le bon sens et le goût, et qu'au tournant d'une page il n'embusque pas des phrases à surprise comme celle-ci :

„Vous nous prenez l'Alsace et la Lorraine. Mais alors, ce ne sont pas deux provinces qu'il faut arracher de la France. Du Rhin aux Alpes, aux Pyrénées, il faut avec un tranchet la couper, la détailler en menus morceaux, en vendre, en distribuer, en faire manger à l'Europe, ouvrir la boutique Bismarck, où, sur un étal sanglant, on dira aux nations : „*Qui veut manger de la France?*“

— ou encore des *galanteries* dans le goût de celle qui suit :

„Mais voici ce que je vous dis : Écoutez, Prussiens, retenez-le.

„C'est que quand vos grand'mères reçurent l'hommage des fils de la France, les nôtres (hommes, et sans machines) disaient : „Un seul contre trois!“

„C'étaient des fous, je le sais. Mais vous, fils de la machine, qui arrivez trois contre un, jamais (vainqueurs ou vaincus), jamais vous ne trouverez grâce devant les femmes de France.“

M. Michelet termine son livre en disant — Dieu l'entende! — que plus profondément la France est tombée, plus haut elle se relèvera, et que « sa renaissance sauvera l'Europe », — préservera les autres

pays de la révolution sociale. — Deux mois après cette prophétie, le socialisme était maître de Paris, et aujourd'hui encore la France semble avoir assez à faire de se sauver elle-même, avant de songer au salut d'autrui.

En relisant les pages qu'il a écrites l'hiver dernier, M. Michelet se défiera un peu plus de sa faculté divinatrice; peut-être aussi se demandera-t-il si c'est bien aux souverains et aux savants de l'étranger qu'il faut appliquer ces paroles de son livre :

„Je suis stupéfait de voir à quel point on ignore la France!"

IV

POÉSIE GUERRIÈRE

Au départ des troupes, en juillet, un zouave avait sur l'épaule un perroquet qui disait : *à Berlin!* (1) — toute la poésie française, dans ces jours là, depuis l'ode et la cantate jusqu'au flon flon populaire, fait chorus avec l'oiseau du zouave. Le catalogue bibliographique de France indique de nombreuses variations poétiques sur ce thème, avec ou sans accompagnement de musique; et, à la date du 13 août, un poète en retard, M. *Albert Caprès,* publie encore des couplets intitulés: «*A Berlin!* Chant national». — D'autres ne font que la première étape de ce glorieux itinéraire; ils célèbrent *les Français sur le Rhin*, et plantent déjà le drapeau tricolore sur la rive conquise : *A nous les bords du Rhin!* — M. *A. Scholl* continue la chanson d'Alfred de Musset : «la Prusse, dit-il, se cramponne avec furie» au Rhin français :

„Elle sait bien que c'est un vol
De *(sic)* ce morceau de ma patrie."

---

1 *Figaro*, 23 juillet.

Enfin, le prince Pierre Bonaparte, dans son jardin d'Auteuil, accorde sa lyre, et chante ainsi :

„Berceau du progrès, pays magnanime,
Ton bras glorieux qui frappe et rédime,
Reprend sa vigueur et reporte enfin
Notre aigle immortelle aux rives du Rhin.“ (1)

Moins lyrique, un poète de l'Alcazar *(Ch. Decot-*

---

1 Un autre chantre (paroles et musique) de la conquête du Rhin trouva spirituel et de bon goût d'envoyer directement à S. M. le Roi de Prusse un exemplaire de sa cantate, — dont voici le dernier couplet :

„D'un Napoléon la gloire
Vous voit abattus;
C'est toujours là votre histoire,
La seule de vos vertus.
Vous pensiez être invincibles;
Sois dompté, peuple trop vain!
Pour toi restant inflexibles,
Nous gardons les bords du Rhin.“

S. M. le Roi ne reçut qu'après Wœrth ces singuliers vers, qui, à part le nom de Napoléon, semblaient trouver alors une application non cherchée par le poète. L'envoi était accompagné de la lettre qui suit :

„Majesté!

„En vous adressant ce chant de guerre, je ne prends pas la „peine de vous en expédier aussi la musique. Nos soldats se „chargent de vous la porter eux-mêmes à Berlin, où ils ne tar„deront pas à paraître. Vous savez bien qu'ils en connaissent le „chemin. Encore un peu de patience.

Un admirateur de vos exploits

comte **F. Filippi de Fabi**,
22. place Napoléon, à Cherbourg.“

tignies) charme les oreilles patriotes par ce « refrain de circonstance » : *J'vas t'enl'ver le Prussien!* Et le 4 août (date de Wissembourg), MM. *Buguet* et *Charlet* font représenter aux Folies-Desnoyers un **à propos** en un acte qui prend pour titre le même joyeux refrain, déjà consacré par le succès : *J'vas t'enl'ver le Prussien!*

Dans cette joute brillante des Muses françaises, l'épigramme et le quatrain ne restent pas en arrière : l'idée d'un pont sur le Rhin inspire ces quatre jolis vers :

„Le pont fixe du Rhin sera bien fait, je crois,
Car on a confié cette œuvre aux plus habiles;
L'Allemagne fournit le bois,
La France se charge des piles."

Fatiguée de rimes guerrières, la pensée se repose aux accents d'une poésie plus douce, mais qui doit avoir été médiocrement goûtée dans la circonstance; — ces strophes contre la guerre sont signées : « *Oeuvre des planteurs-cultivateurs de l'olivier pacifique.* »

La campagne poétique s'ouvrait ainsi, du côté français, bien pauvrement. Quand Napoléon III, l'héritier de Waterloo, part pour la guerre, une cantate officielle fait rimer en son honneur gloire avec victoire, et Jakob Offenbach la met en musique; rien de plus. — « *Les malheurs font les beaux vers* »; M. Victor Hugo l'a dit un jour; cette fois, les malheurs arrivent et *font* des vers comme ceux-ci :

„O temps inassouvi dont la faux nous dévore!....
Fais couler de la ville au pays du labour
Le sang de Wœrth après le sang de Wissembourg!

Fais tomber cet espoir qui toujours se redonne ....
Tu n'empêcheras point que nous, vaincus d'hier,
Debout sous le grand ciel qui luit joyeux et clair,
Nous ne venions, du fond de la ville cernée,
Te souhaiter, ô France, une superbe année!....“

C'est un poète de la *Revue des deux Mondes* (1er janvier 1871), M. *Albert Delpit*, qui a composé cet hymne de premier de l'an. — Dans une autre pièce du même auteur, le volontaire qui veut partir pour venger la France, apprend à sa femme éplorée qu'il s'est «réveillé citoyen» :

„ . . . . . Écoute, ma chérie,
Je viens de découvrir que j'aimais ma patrie ....
Tiens, écoute une voix qui parle haut à l'âme!
Entends-tu le canon qui tonne? . . . . . “

A côté de ces vers de choix, qu'une *Revue*, d'accès difficile, dit-on, a jugés dignes de sa publicité, on imagine ce que peuvent être les odes : *A la mobile!* les *Nouveaux Chants du départ*, les *Marseillaises des femmes*, etc., que le désastre de la patrie a fait éclore par centaines. Les souvenirs de la gloire française tournent à la caricature, évoqués par un chantre populaire :

„Malgré l'aridité du sol,
Nous avons pris Sebastopol *(bis)*.“

La plate indigence, la banalité creuse ou niaise de toute cette poésie sont telles que c'est presque une bonne fortune d'y rencontrer çà et là des extravagances lyriques dans la note de M. Hugo et des entassements de mots et d'images qui rappellent de loin

l'incomparable prose de *L'homme qui rit.* A ce titre, nous citons quelques vers d'un romantique anonyme, dont les chants sont datés de Bruxelles (septembre 1870) (1) :

„L'ennemi vaniteux et triomphant sans gloire
Marche sur Paris! sur — Paris, noble Cité,
Capitale du monde et de l'humanité,
Ville où l'Idée agit, ville de lumière;
Paris, ville-soleil, astre de notre terre,
Ville qui te vit naître, ô Révolution!
Ville d'où tu jaillis, Civilisation!
Ils marchent sur Paris, la chaste fiancée
Du Progrès! sur Paris, vierge en qui la pensée
Du viol barbare allume une sainte fureur!....“

La virginité de Paris est sans contredit le trait le plus neuf et le plus hardi que la Muse française ait trouvé depuis longtemps. — Mais, après avoir pris un tel essor, l'aile du poète se casse; retombé à terre, il termine par ce gémissement bourgeois :

„Et voilà ton ouvrage, ô pouvoir personnel!“

En 1813, l'Allemagne se levait pour combattre l'étranger; sous les plis de son drapeau naissaient les plus beaux chants patriotiques, des hymnes de guerre, *animæ bellorum,* immortels comme les noms de Kœrner, de Uhland, de Moritz Arndt. La poésie triomphait, aussi elle, dans ce grand combat national. — En 1870, la France se lève à son tour; où sont ses

---

1 *Une voix dans l'ouragan,* poésies publiées à Bruxelles, sans nom d'auteur, 1870. — *Alexandre Sacré,* éditeur.

poètes? n'aura-t-elle pas, «la grande nation», ses *Sonnets cuirassés*, sa *Chanson de l'épée?* .... Hélas! toute sa poésie guerrière paraît tenir dans un chant de garde mobile (édité par le journal *la Liberté)*, — l'hymne du *fusil à tabatière :*

„J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac,
La Prusse en aura.
J'en ai du bon et du râpé,
Bismarck, ce sera pour ton fichu nez."

V

LE FEU GRÉGEOIS

Les Parisiens, pendant le siége, ont cru à beaucoup de choses : — aux victoires Gambetta, au plan de M. Trochu, au serment de M. Ducrot, au ballon dirigeable de M. Dupuy de Lôme; — ils ont cru aussi à leur propre invincibilité; — enfin ils ont cru au **feu grégeois.**

Vers le milieu de septembre 1870, deux empiriques marseillais étaient arrivés à Paris; ils apportaient dans un flacon la revanche de la France et l'extermination des «Barbares». — M. Dorian, l'un des ministres de la défense nationale, accueillit avec enthousiasme le *feu grégeois* dans la personne de ses néo-inventeurs, et il leur dit, tout de suite après la première expérience [1] :

---

[1] Nous empruntons toutes nos citations à une curieuse et surtout édifiante brochure : *Le feu grégeois*, par **G. Mérigot** (*membre du comité* du feu grégeois). Paris. Librairie universelle, 72, boulevard Haussmann. 1871.

„Je serais heureux de contribuer par mon intermédiaire à „mettre à la disposition du pays un moyen aussi formidable et „aussi efficace. *Il n'y a pas à hésiter* à l'employer contre des „gens qui, au mépris de l'humanité, nous font une guerre de „Vandales, une guerre d'extermination."

Le bruit se répandit aussitôt dans Paris que l'armée assiégeante pouvait être brûlée vive à l'aide de quelques fusées. Tous les journaux patriotes déclarèrent l'idée admirable. Quelques voix timides essayaient bien de parler des lois de la guerre, des droits de l'humanité; mais M. *Félix Pyat* leur répondait dans son journal *le Combat* (30 novembre) :

„Loi de la guerre, que me veux-tu? Droit des gens, que „demandes-tu?.... Comme si les Prussiens étaient des gens! „comme si la guerre avait une loi! Ni foi, ni loi, comme Bis„marck....

„L'ennemi veut la guerre; il la veut absolument, *tuant*, *vo„lant*, *violant*, *brûlant systématiquement*. Tous les moyens sont „bons; souscrivons pour les fusées!..."

Sur quoi, l'un des prudhommes démocrates du journal *le Siècle* (E. T.) ajoutait ce mot qui mérite d'être conservé : — «*Avant d'être homme, on est Fran«çais.*»

Il faut rendre justice au *Figaro*. Ce Moniteur de la crédulité parisienne avait servi naturellement d'introducteur au feu grégeois marseillais, et il n'était pas le dernier à en recommander le terrible emploi; mais il se distinguait de ses confrères par plus de modération : — «Contentons-nous, disait-il, de brûler *un régiment prussien*; l'expérience suffira.»

C'est un rédacteur du *Figaro*, déjà cité, M. *Millaud*, qui voulait ainsi, avec une discrétion chevaleresque, faire la part du feu grégeois; il disait:

„Contre notre ennemi il ne faut pas hésiter à employer les „plus abominables moyens, les plus épouvantables instruments „que l'homme ait jamais inventés.... Mais, *au nom de l'humanité*, „(si le nouveau feu grégeois a d'aussi terribles effets qu'on le „dit) *il ne faut s'en servir que contre une petite masse, un régi-„ment, par exemple. Qu'on s'arrête ensuite.* Il est clair pour nous „que le roi de Prusse ne peut plus humainement continuer la „guerre....“

Mais d'autres ne se contentaient pas de si peu. Dans le numéro du *Siècle*, 24 octobre, on lisait:

„... Dussent *tous* les Prussiens de Prusse, de Wurtemberg, „de Bavière, de Hesse et de Bade n'être jamais réjouis par la „vue des saucisses et des choucroûtes d'outre-Rhin, nous en pren-„drions facilement notre parti, pourvu que Paris et la France „fussent délivrés du fléau des sauterelles allemandes....“

Quelques-uns voulaient même que les *fuséens*, après avoir carbonisé sur pied l'armée allemande, «poursui-«vissent leur œuvre libératrice jusqu'au-delà des fron-«tières», — et le journal *la Révolution* (5 décembre), se flattant de l'espoir philanthropique que le feu grégeois tuerait la guerre après qu'une première expérience sur le vif aurait montré la puissance exterminatrice du nouveau combustible, — ajoutait:

„.... et cet heureux résultat ne coûterait que la destruc-„tion d'*une race* de Vandales.... Loin d'être au ban des nations „civilisées, nous serions bénis par elles. N'hésitons pas un „instant.“

Cependant on hésitait. Les délégués du gouvernement, chargés de faire un rapport sur la nouvelle invention, étaient arrêtés — non point, Dieu merci, par des scrupules d'humanité (tant d'horreurs que les circulaires du véridique M. de Chaudordy avaient mises au compte des Prussiens, fermaient la bouche à ceux qu'on appelait *les délicats du comité*), — mais les plus avisés se disaient entre eux que les barbares (allemands) ne laissent pas que d'être assez avancés en chimie, que l'invention des deux pyrotechniciens marseillais pourrait bien n'être que «le secret de Polichinelle», et que *les Prussiens useraient peut-être de représailles!* — A cette objection prudente les compères du feu grégeois répondaient:

„La Prusse a employé contre nous la nitro-glycérine, le „pétrole, les balles explosibles, les boulets ramés (!!). *Si elle ne „nous envoie pas le feu grégeois, c'est qu'elle ne l'a pas, qu'elle ne „peut pas l'avoir.* Autrement, nous savons que la question d'hu„manité lui importerait peu.“ [1]

Le comité ayant fait son rapport, l'opinion parisienne pressait le gouvernement de prendre une décision. Mais le gouvernement hésitait aussi lui, et l'amiral *Fleuriot de Langle* écrivit enfin aux inventeurs du feu grégeois:

„Par des considérations puisées *dans l'intérêt de la défense,* „il a été arrêté qu'il ne serait point fait usage de ces engins „destructeurs à base de pétrole ou autres.... Il y aurait lieu,

---

[1] p. 55 de la brochure-Mérigot.

„en outre, d'observer la plus grande réserve relativement à vo-
„tre invention: toute publicité à cet égard serait en effet exploi-
„tée par l'ennemi, qui en conclurait *avec perfidie* l'application
„faite contre lui et en prendrait prétexte *pour faire usage à son*
„*tour* des moyens réprouvés *jusqu'à ce jour* par les gouvernements
„et les peuples."

Moralité . . . , nous laissons au lecteur le soin de la tirer des citations de journaux et de pièces officielles ci-dessus.

Après le 18 mars, on a vu reparaître le feu grégeois dans les journaux de la Commune parisienne. Cette fois, il s'agissait de brûler d'abord M. Thiers et ses troupes, ensuite toutes les armées du despotisme européen. Le feu grégeois promettait au monde la république universelle.

Mais à la même époque un autre *feu,* encore plus terrible, paraît-il, se présenta pour faire concurrence à celui des deux Marseillais. Le citoyen *G. Duchesne* écrivait dans son journal *la Commune :*

„*L'invention précieuse* dont je parle, a été essayée avec un
„succès formidable; j'en ai vu les effets....

„Voilà qui est absolument résolu. Un seul jet, dirigé par
„*deux* hommes, peut brûler directement 500 *Corses* à la minute;
„quant à ceux qui ne sont pas touchés par la flamme et seule-
„ment chauffés, qu'ils sachent qu'à 20 mètres de la colonne en
„ignition, un gigot rôtirait en un quart d'heure.

Le rédacteur communiste croyait devoir, «par une sage discrétion» ne pas en dire plus long sur cette

rôtisserie; mais il terminait par ces lignes «doucement émues» :

„La guerre contre l'étranger n'a jamais éveillé en nous la „même ardeur que la guerre civile; cette lutte contre des Fran— „çais remplit notre cœur d'une sainte et douce émotion... "

VI

ACADÉMICIENS ET ROMANCIERS

Au mois de janvier 1871, l'Institut de France adresse une protestation solennelle *orbi et urbi* contre le bombardement de Paris; — au mois d'avril de la même année, ce sont les académiciens eux-mêmes (MM. *Thiers*, *Dufaure*, *Jules Favre*, de l'Académie française, M. *Jules Simon*, de l'Académie des sciences morales et politiques) qui bombardent la ville sainte des arts et de la civilisation. Ce retour académique peut nous faire espérer que le serment d'Annibal prononcé par l'Institut de France contre l'Allemagne ne sera pas *ære perennius.* (1)

---

1 Une autre conversion académique, très imprévue, que la guerre aura produite, est celle de M. Laprade, poète ci-devant religieux, royaliste, symbolique, humanitaire, qui chantait, dans son bel âge, l'harmonie et l'amour universels :

„Le baiser fraternel à l'ombre des grands chênes."

Le même académicien, dans une lettre qu'il a publiée en novembre 1870, se déclare prêt à „*applaudir*" à l'assassin du roi

Personne, d'ailleurs, ne saurait s'étonner de ce que la situation anormale d'un académicien se trouvant assiégé, ait excité outre mesure la colère de sa plume. Une des livraisons de la *Revue des deux Mondes* (15 décembre), qui datent de cette époque néfaste, montre bien quels ont été sur MM. de l'Institut les effets irritants du siége. Trois membres de l'illustre compagnie, MM. *Caro*, *Giraud* et *Vitet* se sont unis, dans cette livraison, pour écrire, sous différente forme, trois fois le même article contre « les Huns du roi Guillaume », et la lecture de ces pages cruelles ne peut être adoucie pour le lecteur allemand que par l'espèce de résipiscence dont nous avons vu l'Académie, d'assiégée devenue assiégeante, faire preuve à l'égard des tristes nécessités de la guerre.

M. Giraud pense que les Prussiens, en envahissant le sol français, ont reconnu par la plus monstrueuse ingratitude les *services immènses* (sic) que la France, depuis trois siècles, n'a cessé de rendre à l'Allemagne.

M. Caro écrit : « *Malgré les apparences, c'est la Prusse* « *qui a voulu cette guerre.* »

Et plus loin : « La guerre que nous font les Prus- « siens est *quelque chose comme un guet-à-pens gigan-* « *tesque* soumis aux lois infaillibles du calcul. »

Guillaume, auquel roi il assigne une place „*entre Bonaparte et Marat.*“

Cette lettre régicide est adressée — par M. Laprade — à sa mère.

M. Vitet conclut ainsi : «Devant Dieu, comme de-
« vant les hommes, depuis Sedan, surtout depuis Fer-
« rières, il est *prouvé* et de toute évidence que, dans
« cette horrible guerre, le droit est de notre côté. »

Plus ingénûment, un autre rédacteur de la *Revue*, M. *de Mazade*, qui n'est pas encore académicien, exprime ainsi la même idée : — «Que M. de Bismarck
« nourrisse l'Allemagne de cette meurtrière et funeste
« pensée qu'elle peut impunément *se jeter* sur une na-
« tion qui ne lui a rien fait. .... »

Citons encore pour mémoire un cinquième article, dans la même livraison, signé *Louis Etienne*, où la France fait appel à tous ses enfants : « hommes pratiques et *publicistes méditatifs* », pour lutter « contre
« une invasion comme les temps barbares mêmes n'en
« connurent jamais de pareille ».

Mais ce n'est pas assez des « publicistes méditatifs », — les romanciers s'en mêlent aussi eux. — Déjà, avant la guerre, un des conteurs ordinaires de la *Revue*, M. *Cherbuliez*, écrivain en grisaille, avait composé pour ce recueil une série d'études sur l'Allemagne qui attestaient qu'en dehors des œuvres d'imagination, l'auteur pourtant ne manque pas de talent inventif. Aujourd'hui (toujours dans la même livraison du 15 décembre), M. *Erckmann-Chatrian*, voué à la littérature en sabots, publie une *Histoire d'un sous-maître*, qui se termine inopinément par quelques pages de dissertation sur la réforme de l'instruction primaire en France; nous y lisons :

„Il y a instruction et instruction. On peut être très instruit et très bête. Est-ce que les Allemands, *par exemple*, qui savent tous lire et écrire, qui sont le peuple le plus instruit de l'Europe, ne font pas une guerre à mort à la république française, qui représente et défend les droits de l'homme, leurs propres droits comme les nôtres? D'où cela vient-il? de la mauvaise instruction qu'on leur a donnée. Au lieu de leur enseigner l'amour de l'humanité, de la liberté, de la justice, on leur a fourré dans la tête des idées de vengeance et de domination. Avec leur grande science tous ces gens-là sont très bornés, puisqu'ils se font casser les os pour des histoires du temps de Clovis au profit de rois et de princes qui se moquent d'eux. Franchement, j'aime encore mieux l'ignorance des Français....“

Voilà ce qui s'écrit et comment l'on écrit dans le premier recueil périodique de la France. L'auteur de ce morceau a ses raisons pour préférer «l'ignorance française». Quand il parle de l'instruction allemande, il la connaît si peu que le programme qu'il rêve pour les écoles futures de la France, se trouve être précisément celui qui, depuis un siècle, est adopté, développé et complété de jour en jour dans l'enseignement primaire de Prusse. Il est impossible de se prendre plus naïvement soi-même au piége de son ignorance. — Comment concevoir ensuite qu'une instruction populaire, très avancée comme celle des Allemands, M. Erckmann le reconnaît, puisse cependant être *mauvaise*, c'est-à-dire exclure les principes «d'humanité, de liberté, de justice»? Où sont, dans le monde entier, les instituteurs et les livres qui enseignent aux enfants la barbarie, la servitude, l'injustice? Ces trois mots, justement, ne composent-ils pas l'enseignement

naturel de l'école d'ignorance, — que M. Erckmann Chatrian *aime mieux encore?*

Mme *George Sand* a publié dans la même *Revue* (1er avril) le *Journal d'un Voyageur*. L'illustre écrivain, devenue grand-mère, raconte ce qui suit:

8 janvier.

„Les soldats que les blessures ou les maladies nous ramènent, nous disent que le Prussien *en personne* n'est pas solide et ne leur cause aucune crainte. *On court sur lui sans armes, il se laisse prendre armé.*"

Ces militaires n'ont point expliqué, cependant, à Mme George Sand — comment il est arrivé qu'on n'ait pas pris tous les soldats prussiens, quand ils étaient si faciles à prendre, mais que ce soit au contraire les Prussiens qui aient pris tous les soldats français, ou peu s'en faut, bien que ceux-ci, nous n'en doutons pas, fussent d'une prise beaucoup plus difficile.

VII

L'OMBRE DU GRAND NAPOLÉON

Le comte de Bismarck a eu l'honneur bien rare, pendant son séjour à Versailles, de recevoir une lettre — de l'autre monde. Cette lettre, écrite dans le bois de lauriers qu'habitent les mânes des héros,

Inter odoratum lauri nemus ....

était signée **Napoléon Ier.** (1)

L'ancien empereur des Français, si l'on en juge d'après sa correspondance d'outre-tombe, paraît avoir singulièrement corrigé ses idées terrestres dans cette autre vie élyséenne, parmi des âmes bienheureuses, inaccessibles au bonapartisme :

..... Hilares sine regibus umbræ.

Au lieu de se promener, sous les ombrages éternels, en compagnie d'Attlila et de Charles XII, Na-

---

1 *Napoléon Ier au comte de Bismarck.* — Paris. Librairie de Joël Cherbuliez. 1871.

poléon-le-Grand, tout à fait guéri de son aversion pour les *idéologues*, se plaît dans leur société. Le *post-scriptum* de sa lettre au comte de Bismarck en fait foi; il est ainsi conçu :

„Au moment de vous expédier cette lettre, Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Herder et les deux Humboldt, — que votre attitude à Ferrières a profondément attristés, me chargent de vous dire que ....“

Dans cette bonne compagnie de philosophes et de savants, le fondateur du napoléonisme s'est aperçu qu'il avait été, de son vivant, «médiocrement instruit», que son puissant esprit manquait d'étendue, que ses vues politiques et sociales étaient absolument fausses; — et il le confesse lui-même dans sa lettre au comte de Bismarck; — ce qui doit déconcerter un peu les vingt volumes écrits à la gloire de son génie universel par M. Thiers. Bien plus, le défunt empereur, en veine de franchise, avoue qu'il avait « entrepris une œuvre désastreuse et impossible », que si ses projets insensés avaient pu se réaliser, il eût «immobilisé le monde», et que « les Chinois auraient eu des frères en Occident». — Ce second aveu déconfit, il est vrai, certaines proclamations de Napoléon III «sur la mission civilisatrice» de la dynastie impériale et sur «les grands principes» que celle-ci «représente»; — mais franchement ce ne serait pas la peine d'être mort, si l'on devait, dans l'autre monde, continuer la littérature impérialiste qui a fait de M. Persigny un duc et de M. Ollivier un académicien. — Feu Napoléon Ier

paraît avoir sur son auguste neveu des idées mélancoliques; il écrit à M. de Bismarck:

„N'oubliez pas que, quand de grandes fautes sont commises, quels qu'en soient les auteurs, nations ou individus, *il y a toujours des neveux pour les faire expier*, si les oncles ne suffisent pas."

— et il ajoute avec bonhomie:

„*Vous connaissez le mien*, et vous savez s'il a rempli sa mission!...."

Maintenant, quel est le principal objet de cette lettre datée de l'éternité? On a vu, par une ligne citée plus haut, que l'*attitude* de M. de Bismarck à Ferrières aurait causé une certaine affliction dans le royaume des ombres; ce n'est donc pas pour faire des compliments au grand homme d'État prussien que le vainqueur d'Iéna (comme il signe) prend la peine de lui écrire. Napoléon Ier, depuis qu'il est descendu aux sombres bords, réprouve la culte de *la force;* c'est une conversion honorable, quoique tardive; mais il prétend voir dans M. de Bismarck le pontife nouveau de cette religion impie qu'il a lui-même à jamais reniée.

On serait tenté de croire, en lisant cette partie de la lettre napoléonienne, que la *Revue des* **deux** *mondes* pénètre jusqu'aux champs-élyséens (quelques-uns de ses articles, en effet, ne contrarieraient pas cette idée d'abonnements d'outre-tombe). Deux mois après l'entretien de Ferrières, M. *Vitet* écrivait encore, dans la dite *Revue*, que le Roi Guillaume avait bientôt adopté «la devise de son digne ministre: **la force prime le droit**». — L'oracle doctrinaire, *Royer-Collard*, a laissé

ce mot: «Ignorant comme un poète»; faudrait-il dire, par extension: Ignorant comme un académicien? — M. *Vitet*, et avec lui toute la presse française, ont pris comme point de départ, pour dénaturer la politique et la cause allemandes, cette prétendue glorification de la force, tandis qu'il n'est pas permis d'ignorer, quand on se mêle d'écrire, que non seulement M. de Bismarck n'a jamais dit ces paroles, à lui prêtées par un adversaire politique (le comte *Schwerin*), mais qu'il a maintes fois protesté, dans les assemblées parlementaires allemandes, contre l'indigne travestissement d'une tout autre idée exprimée par lui: «Il faut avoir la force pour exercer son droit.»

Napoléon Ier, dans la suite de sa lettre, condamne énergiquement les *barbaries* commises par l'armée allemande, et cet ancien homme de guerre, «tendre comme la mort», témoigne ici une humanité posthume qu'on ne saurait trop louer; mais il est à croire que le césar décédé aura entendu quelque mort de l'armée de la Loire raconter les circulaires de M. *de Chaudordy*. Que Sa défunte Majesté veuille consulter l'ombre de son fidèle *Maret-Bassano;* celle-ci ne doit pas avoir oublié comment se fabriquent les bulletins pour *le Moniteur*. De son vivant, le premier empereur n'était ni très doux ni très confiant à l'égard des diplomates; mais comment, sur terre, aurait-il goûté la nouvelle variété du genre: — le diplomate gambettiste?...

M. de Bismarck aura lu sans doute cette lettre

avec tout le respect que la signature commandait. Quant à y répondre, la poste allemande de campagne, si bien organisée qu'elle fût, n'allait pas jusqu'aux bords du Styx. Mais nous oserions supposer que le Chancelier allemand, pour répliquer au grand Empereur, eût trouvé d'assez bonnes raisons, comme celles-ci : — l'Allemagne ayant été attaquée par Napoléon III, aux acclamations de la France, le bon droit ne peut avoir passé du côté de l'agresseur par le seul fait que celui-ci a été vaincu; — si les Allemands ont continué la guerre après Sedan, c'était pour ne pas avoir à la recommencer plus tard; ils ont compté, l'histoire en main, que les invasions ou incursions des Français en Allemagne, depuis 1660 seulement jusqu'en 1771, se sont élevées au chiffre de 42; en y ajoutant, depuis, sept autres expéditions semblables, au compte de la première république et du premier empire, — la guerre de 1870 serait la 50ème agression française en deux siècles. On ne saurait donc reprocher au peuple allemand une excessive défiance, s'il a désiré aujourd'hui prendre quelques sûretés contre la 51ème attaque de ses voisins.

M. de Bismarck aurait pu faire observer encore à l'ombre impériale que si, de son temps, l'Allemagne avait eu pour boulevards Metz et Strasbourg, peut-être Napoléon lui-même, malgré tout son génie militaire, aurait-il cueilli moins aisément des lauriers sur le sol germanique.

VIII

ROMANCERO FRANÇAIS

Le roman historique, en France, semblait avoir été épuisé par l'abus sans fin et sans merci que les feuilletons de journaux en ont fait depuis trente ans : — il est à croire que la dernière guerre rendra un peu de sève à cette branche séchée de l'imagination française. Fatigués de Reines Margot, saturés de Mousquetaires, les lecteurs de feuilletons verront avec plaisir leur vieil ami d'Artagnan revivre, toujours invincible, sous le costume du franc tireur, et le scélérat Mordaunt reparaître comme agent ténébreux de M. de Bismarck.

Déjà, pendant la campagne, de mystérieuses histoires : — la fameuse légende des trois cercueils recouverts de drap d'or, le roman du prince danubien enrôlé par amour dans la mobile, la redoutable confrérie parisienne fondée pour la chasse au Prussien, le rapt, en un seul mois, de 700 jeunes filles de Versailles, etc., — ont préparé le champ *historique* aux continuateurs du grand Dumas. — En attendant les dizaines de volumes, on peut, dès à présent, augurer

de la richesse du genre par quelques tableaux vaillamment peints, par quelques récits héroïques, où l'histoire se trouve parée d'ornements à la façon de Rocambole.

Choisissons et citons, — avec le double regret de laisser de côté des morceaux brillants qui valent ceux que nous aurons choisis, et d'être obligés de ne prendre que la fleur de ceux que nous citerons.

La mort du général Douay. — Ce général commandait les troupes françaises à Wissembourg; il fut tué sur son cheval par un éclat d'obus, au milieu de l'action. Voilà le fait tout nu; M. *Amédée Achard,* romancier émérite, s'est chargé de l'habiller pour les lecteurs du *Paris-Journal :*

„A l'heure où la bataille était perdue, le général, morne et sombre.... Seul il descend le mamelon au pas. Arrivé dans le ravin, il tire un pistolet des fontes de sa selle, casse la tête à son cheval, et, l'épée nue à la main, monte lentement la colline qui lui fait face. Des soldats se jettent au devant de lui et tentent de l'arrêter. Dix voix haletantes lui demandent où il va.

„— A l'ennemi, répond le général.

„Il passe. D'autres soldats accourent et s'élancent pour lui barrer le chemin. Il les écarte du geste et monte plus haut. Et ces mêmes soldats, tout à l'heure épouvantés de tant d'héroïsme, l'imitent et grimpent à ses côtés. Cependant un feu terrible partait du sommet de la colline, et renversait çà et là les hommes que l'exemple du général, calme et stoïque, électrisait. D'autres encore les rejoignent, essaient un dernier effort auprès de leur chef; mais lui, montrant le sommet de la colline du bout de son épée, *secoue la tête,* et continue son épouvantable ascension. On tombe encore, on tombe toujours. Lui seul est épargné, mais, impassible, il regarde l'ennemi, et, le front haut, *l'œil en feu,* il avance à travers les lignes fauchées par la mitraille.

„Tout à coup il s'arrête et chancelle. Un soldat que les balles avaient laissé debout, court à lui. Le général Douay était mort.“

Les carrières de Jaumont. — Toute la presse parisienne a vécu pendant près d'un mois sur ce terrible épisode de la bataille de Gravelotte; comme il ne s'était absolument rien passé aux carrières de Jaumont, l'invention ici brille sans mélange.

Voici l'engouffrement imaginé et décrit par un littérateur du journal *la Presse :*

„Dans la journée du 18, deux divisions prussiennes ont été culbutées dans les carrières de Jaumont par les troupes du maréchal Canrobert.

„Un chirurgien qui *assistait* à cette partie de l'action, *nous communique* à ce sujet les détails les plus émouvants. La charge de nos cavaliers était irrésistible. Ils ont d'abord chassé l'ennemi des bois qui environnent ces fondrières; puis, arrivés à cette limite, ils l'ont jeté violemment dans cet énorme trou béant qui a englouti presque une armée. Les hommes tombaient l'un sur l'autre, pêle-mêle, dans une effroyable confusion. Un régiment de lanciers a tout entier disparu dans le gouffre. C'était un affreux entre-mêlement d'armes, d'hommes et de chevaux. Les rangs se renversaient sur les rangs, et, dans cette chute, les soldats s'égorgeaient entre eux, étant précipités sur les armes de leurs compagnons.“

Le *Figaro* emprunte ce récit à son confrère et pousse jusqu'au bout la mystification : il redoute l'odeur de ce gouffre si bien rempli; l'idée d'une crémation au pétrole lui sourit :

„Et maintenant a-t-on bien réfléchi aux conséquences funestes que cet amoncellement de cadavres en putréfaction peut

avoir, au point de vue de la salubrité publique, dans toute la zone infectée? On a parlé de murer les carrières. Mais est-ce un préservatif efficace et suffisant? Quelques tonnes de pétrole répandues dans ces abîmes pestilentiels auraient un résultat bien plus immédiat et bien plus radical. *Qu'on y songe!....*"

Légende du franc tireur. — Bombonnel, le fameux chasseur de panthères, s'était promis de tuer *un* Prussien par jour; « un, dis-je, et c'est assez ». Il a tenu exactement sa promesse, en se refusant, au besoin, le plaisir de faire coup double. Le *Courrier de Lyon* raconte qu'une fois le tueur de panthères, «après avoir cueilli le Prussien du jour», en avait deux autres au bout de sa carabine. — «Non, dit-il *froidement,* assez pour aujourd'hui ». — Cette sobriété honore Bombonnel.

Moins facile à contenter, un braconnier de Gascogne, qui giboyait dans les Vosges, aurait voulu *la douzaine.* C'est le *Journal de Bordeaux* qui conte cette histoire; le *Figaro* la reproduit et la *croit vraie,* quoiqu'elle le fasse penser à M. de Crac :

„A peine notre homme est-il à son poste d'affût, l'occasion le favorise; il voit un nuage de poussière s'élever à l'horizon. Flairant le gibier, ses narines se dilatent, et son œil perçant a bien vite reconnu un groupe de uhlans qui arrivaient bride abattue. Douze cents mètres le séparent encore: le chassepot est épaulé, et l'un des uhlans est descendu. Il y en avait dix. Seconde balle, second uhlan.

„A chaque cent mètres, la troupe diminuait, et le chassepot restait collé à son épaule, foudroyant à coup sûr et ne manquant jamais son homme. — A cent mètres, il n'y avait plus que deux uhlans; notre franc tireur comprend que les chevaux vont être sur lui avant qu'une neuvième cartouche puisse être introduite.

Bravement, il fait face à l'ennemi. L'un des cavaliers, impuissant à maîtriser sa monture, avale, en quelque sorte, en pleine poitrine la baïonnette qui le regardait. L'autre, d'un coup de sabre appliqué avec rage, ouvre du haut en bas le bras gauche de notre Landais. Mais lui, sans sourciller, et *se rappelant, sans doute, que tout est bien qui finit bien*, saisit au collet le dernier échantillon de la cavalerie prussienne et l'amène bravement au premier poste de francs tireurs.

— J'aurais voulu la douzaine, dit-il en déposant son chassepot, et en essuyant son bras; mais la chasse n'ouvre qu'aujourd'hui, à bientôt le complément! "

Restons sur ce morceau. Il y a bien encore l'histoire effrayante de *soixante mille* Prussiens que l'explosion d'une mine a précipités d'un coup dans les carrières souterraines de Puteaux, — et la grande victoire française (carnage de Prussiens, mer de sang) remportée le 31 août (jour où précisément on ne s'était pas battu) et confirmée par une lettre du prince de Joinville, — encore l'admirable *trouée* de Ducrot (2 décembre), telle que Gambetta l'a officiellement contée, etc.; — mais il faut savoir, comme Bombonnel, se borner. — Un collectionneur allemand, qui avait mis ses soins à réunir les bulletins militaires et compte-rendus de la campagne publiés dans les journaux français — depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin d'octobre seulement — écrivait (1er novembre) au journal *la Poste* de Berlin qu'en additionnant les chiffres donnés par les pièces de sa collection, les Français se trouveraient avoir tué déjà un peu plus de **deux millions** de soldats allemands.

IX

LES PRUSSIENS EN 1792 ET 1870

Un écrivain français, M. *A. Mézières*, a eu l'idée originale de réhabiliter, l'histoire en main, l'invasion prussienne de 1792, — pour rendre, il est vrai, d'autant plus odieux, par comparaison, les envahisseurs de 1870. (1) — Dans l'opinion populaire en France les Prussiens de 1792 sont stigmatisés à jamais par l'inepte couplet de la Marseillaise : «*Entendez-vous dans «les campagnes mugir ces féroces soldats . . . ?*» M. *Mézières* ose contredire l'hymne national, en s'appuyant sur les documents contemporains les plus dignes de foi; il écrit :

„La population civile (des provinces envahies) fut générale-„ment respectée partout où elle ne résistait pas, et il n'y a „guère eu de victimes parmi les bourgeois, si ce n'est pendant „les deux bombardements de Longwy et de Verdun.... L'en-„nemi traita cruellement plusieurs villages dont les habitants „étaient accusés d'avoir tiré sur les troupes, mais les chefs de

---

1 *Revue des deux Mondes;* livraison du 1er janvier 1871.

„l'armée coalisée s'efforcèrent de réparer la sévérité de ces exé-
„cutions militaires en protégeant contre l'avidité des soldats les
„vignobles de la Champagne."

Tels étaient, au vrai, les féroces envahisseurs, tandis qu'en France on chante encore qu'ils venaient *jusque dans les bras* des pères et des époux français *égorger leurs filles et leurs compagnes.* — La conclusion de M. *Mézières* et naturellement celle-ci : « Qui eût dit « que, près d'un siècle plus tard, malgré le progrès de « l'instruction populaire, etc., les Prussiens nous feraient « une guerre plus inhumaine qu'en 1792? »

Il semble que l'auteur de cette étude historique, quand il corrigeait ainsi les fables d'une autre époque, devait être averti de se tenir en garde contre celles de son temps. Au moment où il écrivait (janvier 1871), personne déjà ne pouvait plus douter que, pendant toute la première période de la guerre, les nouvelles françaises : bulletins officiels et récits de journaux, n'eussent pris trop souvent le public pour dupe; et depuis que Paris était bloqué, on s'y était bientôt aperçu que la Délégation de Tours-Bordeaux rationnait singulièrement la vérité aux Parisiens. Ceux-ci, d'ailleurs, avaient sous leurs yeux, ou du moins à la portée de leurs longues-vues, un fait qui bouleversait les idées et les histoires contenues dans ce mot favori « Invasion des barbares » : — les 250,000 Allemands campés autour de la ville donnaient l'exemple de la plus stricte discipline, de l'ordre le plus parfait, de la plus savante organisation; ils observaient religieuse-

ment les lois de la guerre, soignaient les blessés français comme les leurs, payaient ce qu'ils prenaient chez l'habitant, sauvaient sous le feu des Parisiens les meubles de Saint-Cloud et les collections de Sèvres, nourrissaient sur leurs rations des troupes d'indigents, rétablissaient les ponts, les chemins de fer, les postes, donnaient enfin à leur barbarie toutes les apparences d'humanité et de civilisation.

Devant ce spectacle une feuille de Paris *(la Presse)* eut le courage de dire un jour : « Ils ne sont pas seu-« lement nos vainqueurs, mais nos modèles». Les journaux de la guerre à outrance se recrièrent; non qu'ils pussent nier le fait, mais, à les entendre, l'ennemi ne se conduisait ainsi que parce qu'il était «sous l'œil de Paris». — Un rédacteur du *Tribun du peuple* (numéro du 28 novembre) trouva cette autre explication, qui dévoilait les raffinements du vandalisme prussien :

„Nous lisons, il est vrai, chaque matin, dans les journaux de la paix honteuse, un éloge incessamment répété de la discipline de l'armée prussienne, des vertus des Prussiens, de la morale et de la retenue des Prussiens, de leur conduite exemplaire dans quelques-unes de nos provinces. *Qu'on ne s'y trompe pas!* M. de Bismarck n'entretient cette discipline que pour se conserver une armée solide, il réprime le pillage non comme un crime contre l'humanité, mais comme une cause de dissolution pour les mœurs militaires; il interdit la maraude non comme une inutile vexation ajoutée aux souffrances du pays vaincu, mais parce que des troupes qui s'abandonnent à ces excès forment rarement de bons soldats. C'est afin de sauvegarder la vigueur de son armée qu'il nous épargne, et son respect apparent des droits de la po-

pulation civile n'est qu'un moyen de maintenir le bon ordre parmi ses troupes.... "

Le sentiment qui perce sous ce beau raisonnement, et dont l'expression plus ou moins déguisée se retrouve dans toute la presse parisienne durant le siége, c'est l'irritation secrète que causait à l'amour-propre français la présence devant Paris, non pas seulement d'une puissance militaire supérieure, mais aussi d'une «force morale», que l'on reconnaissait malgré soi en essayant de la contester. M. *E. Caro*, de l'Institut, écrit, avec un amer dépit, dans la *Revue des deux Mondes* : — «ces Prussiens prétendent nous donner des mœurs!...» — Les Allemands pourraient lui répondre par un mot connu : «on ne donne que ce que l'on a, et on le donne à ceux qui ne l'ont pas»; mais leur prétention n'est nullement celle que M. *Caro* leur prête, et c'est une médiocre facétie d'imaginer qu'ils veuillent faire de la pédagogie à l'aide des canons Krupp. Attaqués par la France, ils l'ont vaincue; pour eux, la guerre n'a pas eu d'autre but que de défendre leur pays; ils laissent à ceux qui l'ont inventée la théorie du boulet civilisateur.

L'histoire, néanmoins, constatera ce singulier progrès que l'armée allemande, vers la fin de la guerre, avait fait dans l'opinion de ses ennemis : «les Huns du roi Guillaume, ces *barbares mécaniques*», comme l'académicien *Vitet* se plaisait à les nommer, étaient devenus devant Paris des «pédants d'honnêteté et de bonnes mœurs»; le public parisien qui, depuis des

mois, s'écriait sur tous les tons : « régénérons-nous », était exas péré à l'idée qu'il lui fallait peut-être chercher dans le camp germanique les éléments de sa propre régénérescence. C'est en haine de cette idée que M. *Félix Pyat*, personnifiant toutes les jalousies démocratiques et chauvines, préférait se vouer lui et son pays au progrès en arrière : — « contre ces évangéliques », disait-il, « redevenons mosaïstes » (Journal *le Combat*, 30 novembre). — Depuis lors, Paris communiste put se vanter justement de n'avoir rien emprunté à l'Allemagne, de ne rien lui devoir, si ce n'est, en effet, un peu de *mosaïsme* incarné en la personne de l'austro-allemand *Frœnckel*.

X

BISMARCKIANA

On ferait tout un volume avec les insultes, les imprécations, les dérisions en prose et en vers, les caricatures, dont le prince de Bismarck a fourni personnellement aux Parisiens l'objet et le sujet. Une Adresse des patriotes français à l'Allemagne — disait: «Ce n'est pas le peuple allemand qui nous fait la guerre, c'est Bismarck». — De même, pendant la première révolution, W. Pitt était devenu l'ennemi personnel de tout bon Français.

Dès l'ouverture de la campagne, et bien qu'en ces premiers jours la perspective d'une prochaine entrée à Berlin dût adoucir l'esprit des Français, le *Paris-Journal* mitraillait ainsi le comte de Bismarck:

„Un falsificateur, un corrupteur, un corsaire de terre ferme, un massacreur d'hommes, un voleur de couronnes, un colosse aux pieds d'argile, un nain dans la boîte d'un géant, un bourreau aux mains sanglantes, un homme ridicule et exécré, terrible et impuissant."

Il paraît qu'en 1867 déjà, lorsque S. M. le Roi Guillaume vint visiter l'Exposition, M. de Bismarck avait offensé le public parisien — par son casque pointu :

„Bismarck (dit M. *Michelet*) se targue de n'avoir voulu entrer à Paris qu'armé, sous le casque pointu. Cette entrée de carnaval dans une ville toute amie, parut d'un goût héroïque aux Teutomanes effrénés....“

C'est la première fois sans doute que l'ironie se sera coiffée d'un casque de cuirassier. — Depuis lors, les journaux de Paris, quand ils parlaient de la politique de M. de Bismarck, ou de sa diplomatie, avaient adopté ce mot: «*Il nous nargue!*» L'homme d'État prussien narguait Paris en Sleswig, à Bade, à Vienne, en Roumanie, un peu partout. Peut-être les Parisiens s'exagéraient-ils beaucoup cette dépense d'ironie faite à leur égard; mais, après tout, ils sont gens à réplique; — Voltaire, comme on sait, ne fut pas en reste d'épigrammes avec Frédéric; — autre temps, autre esprit: la malice parisienne, en cherchant bien, trouve des traits comme celui-ci (lancé par le *Figaro*):

„Petite question. On sait l'effet de la peur sur les entrailles.... Ne serait-ce point là le secret des démarches de cet odieux Bismarck dans tous les *cabinets* de l'Europe?“

Il y a parmi les poésies badines de Piron un quatrain de même odeur, adressé aux Beaunois, qui semble fait pour répondre ici à la spirituelle *feuille de papier* parisienne.

Les Français, en général, n'ont pas trouvé M. de Bismarck si amusant. Un jour même, ils voulurent se cotiser (une feuille lyonnaise ouvrait la souscription) pour offrir ni plus ni moins qu'un million à qui les délivrerait «du ministre de Guillaume». (1). Mais sans doute les amateurs trouvèrent que M. de Bismarck valait mieux que cela; ils dédaignèrent la prime lyonnaise comme ils avaient fait fi de la *Carabine d'honneur* offerte par M. Félix Pyat, le régicide en chambre. — Nous concevons qu'en effet pour ces patriotes le chancelier allemand dût être un ennemi plus qu'incommode; dans l'idée extraordinaire qu'ils s'étaient faite de lui, M. de Bismarck voyait tout, avait la main partout en France; comme Asmodée il enlevait le toit des maisons; ses myriades d'agents espionnaient, guettaient, tramaient nuit et jour; on avait surpris des hommes à lui jusque dans les égoûts de Paris. —

---

[1] Un journal à images (librairie *Le Chevalier*, à Paris), *illustrant* l'assassinat politique, publiait, en février, un portrait de M. de Bismarck accompagné du texte suivant:

„La Prusse a fait de Bismarck son grand homme, mais, au „8 mai 1866, ce pays était plongé dans la tristesse par le sort „d'un jeune fanatique, *Blind*, qui, voyant dans Bismarck l'ennemi „de la liberté, avait fait feu sur lui de cinq coups de revolver."

„Si nous apprenions aujourd'hui qu'un attentat plus heureux „a été commis sur le comte de Bismarck, la France aurait-elle „la générosité de ne point y applaudir?... L'assassinat politique „est une question *relativement* morale. On saluerait aujourd'hui „comme un sauveur celui qu'il y a quelques mois on eût condamné „comme un assassin ordinaire."

Même après que la paix fut faite, nombre de gens se sont demandé si les trente sous des soldats de la Commune ne se payaient pas en «or prussien», — et, grâce aux révélations tout récemment portées par le général Trochu à la tribune nationale, il se pourrait que M. de Bismarck restât fortement soupçonné d'avoir été un *pétroleur*.

En même temps le Chancelier paraît avoir d'autres intelligences non moins incendiaires avec les séides de la Terreur *blanche*, qui se préparent à metttre en feu le midi de la France. — Une feuille bordelaise, *la Gironde* (13 avril), en stigmatisant *les cannibales du Gers* (réactionnaires féroces), incline à croire que ce cannibalisme gascon est fomenté par M. de Bismarck; — elle dit:

„ Pareille à la torche incendiaire qui promène la flamme aux quatre coins de l'édifice qu'elle veut détruire, *la main de Bismarck* se retrouve dans tous nos malheurs. Une proposition contraire est inadmissible, car .... "

Au dessus des fables et des inepties répétées par les échos batraciens de la presse, dans des régions un peu meilleures de l'esprit français, quelques écrivains analystes et portraitistes ont étudié, sans bienveillance, mais avec une vive curiosité le grand homme d'État prussien. — En 1866, un humoriste parisien avait dit de M. de Bismarck, comparé à certains personnages de la politique impériale: «Pour celui-là, c'est différent; «il y a quelqu'un dedans». — Ce *quelqu'un* là, quel est-il? La psychologie universitaire, représentée par

M. E. Caro *(Revue des deux mondes)*, avait bien essayé de le définir; mais elle n'y a pas réussi; elle l'avoue en ces termes:

„.... Qui pourra peindre les replis de cet esprit étrangement complexe? Cet homme-là est vraiment un phénomène dans l'ordre moral.... Il restera comme un des problèmes les plus irritants proposés à la psychologie et à l'histoire.“

Il y a en France un certain nombre de philosophes, comme M. Caro, pour qui l'Allemagne semble avoir cessé d'être intelligible du jour où son génie national, se dégageant des vapeurs métaphysiques, a pris sa place au soleil de la réalité; — ces profonds penseurs de l'école française ont parfaitement compris Kant, Fichte, Schelling, ils ont compris Hegel, — mais ils ne comprennent pas M. de Bismarck.

XI

DESSINS ET CARICATURES

Les beaux-arts sont frères des belles-lettres: *pictura poesis.* Au moment où les poètes français promettaient à leur Empereur «la fidélité de la Victoire», déjà le crayon parisien *illustrait* le passage du Rhin.— Un dessin de M. *Gustave Doré,* dans la manière fantastique de l'auteur (premiers jours d'août), représente les zouaves arrivant sur la rive droite du Rhin, où ils sont salués par les mânes de soldats de Louis XIV et du premier empire tombés jadis en ce lieu. Une borne du chemin indique la route de Germersheim que vont suivre les troupes françaises. Dans le lointain se laisse voir, par un habile raccourci, Caub dans l'ex-duché de Nassau. — C'est aux environs de ce lieu que Blücher, dans la nuit du 1er janvier 1814, passa le Rhin. L'artiste, en choisissant cette place, signifiait que l'invasion de 1870 serait une revanche de celles de 1814 et 1815. (1)

---

1 Une reproduction lithographique de ce dessin, avec le nom de l'auteur, était exposé chez *Hartmann*, à Hanovre, en octobre dernier.

On dit que ce dessin était l'esquisse d'un grand tableau militaire commandé par le ministère des Beaux-arts. — Pour le second empire, ce n'était pas assez de vaincre; il fallait utiliser la victoire, et, dans ce but, la mise en scène du triomphe se préparait dès le lendemain de la déclaration de guerre. Un notaire de Paris, nommé Thomas, doué d'une longueur de vue extraordinaire, ayant parié 100,000 francs que l'armée française serait à Berlin le 15 août, les artistes et littérateurs officieux n'avaient qu'un mois devant eux pour peindre et chanter la marche triomphale indiquée à si brève échéance. Aux Tuileries, de même, on craignait d'être pris de court par la victoire:

„Napoléon III avait créé pour cette campagne trois décorations qu'il décernerait à ses soldats victorieux. On prévoyait deux batailles seulement. Le ruban pour la première bataille était bleu, avec une large raie rouge dans le milieu; le ruban pour la seconde, également bleu avec raies rouges des deux côtés. Le ruban pour l'entrée à Berlin, un peu plus large que les deux autres, était rayé de blanc et de rouge. — Avant même l'entrée en campagne, ces rubans avaient été distribués aux officiers de l'État-major. — Quant aux croix et médailles, qui devaient être portées avec ces rubans, on ne pouvait les donner d'avance, parce qu'il fallait y graver le nom et le jour de la bataille, ainsi que la date de l'entrée à Berlin.“ (1)

Jours heureux, où les rédacteurs sensibles du *Fi-*

---

1) Le *Journal de Francfort* (30 août), en donnant ces détails, dont il garantit l'exactitude, ajoute que ces rubans ont été trouvés sur un officier français tué à Wœrth. Plusieurs soldats français faits prisonniers ont confirmé que ces décorations leur avaient été promises.

garo soupiraient: *„Pauvre landwehr!“* Heures de gaité fanfaronne, où l'on commençait par narguer le Prussien, avant de le battre! — C'est alors que parut ce joli croquis du caricaturiste *Cham:*

Un Prussien et un zouave, couchés à plat ventre, se regardent, séparés par la frontière.
„— C'est-y joli Berlin?“ dit le zouave.
„— Et Paris?“
„— Qué qu'ça t'fait? t'y vas pas.“

En ce temps-là, Napoléon Ier descendait lui-même des régions éternelles de la gloire pour passer en revue la jeune «armée du Rhin». Un dessinateur avait représenté les ombres du grand Empereur et de son état-major, dans une nuée, planant au dessus des guerriers du second empire: le mameluck Rostan attachait un regard attendri sur le jeune Prince impérial; Murat souriait au général Lebœuf....

Destins et dessins sont changeants. Un mois après, nous voyons le fantôme impérial, coiffé du petit chapeau, saisir par l'oreille son auguste neveu (Pepin *delineavit*). Au dessous de la gravure est écrit ce mot: *Polisson!* . . .

La république venait de jeter bas l'empire; Paris bafouait son ancien maître. Quelle abondance de drôleries injurieuses et souvent d'ordures! Ce qui ne peut s'écrire, se crayonnait; jamais idole renversée n'aura été salie de tant de boue. — Pour sanctifier le respect dû au malheur, les anciens avaient bâti un temple à

la Fortune adverse; en France, le temple du malheur, c'est l'égoût....

Revenons aux Prussiens, dont le casque seul avait fourni de si délicates inspirations à la lithographie parisienne. — Après Wissembourg, après Wœrth, après Gravelotte il se trouva que les vitres des marchands d'estampes, à Paris, étaient encore garnies de caricatures joyeuses, où les Prussiens, — comme dans les pièces militaires du Cirque, — se laissaient battre avec beaucoup de bonhomie. D'heure en heure, cependant, la joyeuseté de ces dessins devenait plus douteuse. Un journal — *le Soir* — fut d'avis qu'une telle exhibition provisoirement ferait bien de rentrer dans les cartons; — il disait:

„On devrait avoir — *pour quelques jours seulement*, nous l'espérons — le courage de faire disparaître des étalages les petites images, affreuses d'ailleurs, où l'on voit les Prussiens battus et houspillés par les Français. Attendons la victoire pour sourire."

On attendit jusqu'au jour de Sedan, mais on ne sourit pas: et enfin disparurent «les affreuses petites images». Elles furent remplacées par la *Ménagerie impériale*, l'*Aquarium impérial*. l'*Affiliation de Badinguet*, etc. — Depuis lors, la caricature parisienne se montra plutôt débonnaire à l'égard des Prussiens; voici l'une de ses malices les plus vives; c'est M. de Bismarck, naturellement, qui en est l'objet (série des *Pamphlets illustrés*): — la tête du Chancelier se trouve placée sur un verre de bière, d'où s'échappent des

flots de mousse; le quatrain qui suit explique ce symbole mousseux:

„Sur un moos de verre, Bismarck, on t'a placé,
„Ton rêve ambitieux, rêve d'un insensé,
„Inspiré par la bière, a pour base l'argile;
„Avant peu tu verras combien elle est fragile."

D'autres dessins mettent «le barbare» en scène, mais le trait n'est pas précisément à son adresse. Exemples: — l'Empereur Guillaume est crayonné sous la forme d'un Arminius croquemitaine. Sa terrible Majesté a les pieds nus, et quels pieds! le général Trochu les lui lèche; — MM. Thiers et Jules Favre, en présence du géant de Bismarck, pleurent à fendre l'âme; le Chancelier de l'Empire, son mouchoir à la main, paraît perplexe: «Les essuierai-je?» se demande-t-il.

C'est la dernière page de cette épopée burlesque. Aux Prussiens qui ont la colique, à Napoléon III transformé en récureur d'égoûts — succèdent le général Trochu recevant des leçons de stratégie d'un père jésuite empanaché, — M. Thiers en vieille coquette (*le boudoir de Clarisse*), — Jules Simon, le philosophâtre, dans la mansarde de Jenny l'ouvrière, — M. Ducrot, dit Trompe-la-mort, buvant frais dans son tombeau, — Gambetta, en ballon, haranguant la Grande-Ourse etc, etc....

Nous sommes bien loin de 1815 et de ses spirituels croquis: les voltigeurs de Coblence, «ces demoiselles», «nos amis les ennemis», les volte-faces galon-

nées, la rentrée des hommes noirs; — bien loin aussi de 1830 et des chefs-d'œuvre du genre, quand la caricature politique était signée *Decamps*, *Granville*, *Traviès*. Aujourd'hui, ceux qui tiennent le crayon satirique en France ne sont rien moins que des artistes; leur main balourde dessine à peu près comme s'ils charbonnaient un mur; et la *légende* vaut l'image. Pas une idée ingénieuse; pas un coup de crayon original ou spirituel; de la platitude et des brutalités. — Il faut avoir le cœur solide pour aller jusqu'au bout de la collection....

Suivant un physiologiste anglais, l'étalage des gravures grotesques exercerait sur le public, à la longue, une influence non seulement morale, mais physique; par exemple: les portraits-*charges* de Wellington, reproduits pendant vingt ans et plus, auraient multiplié, parmi les types anglais, celui de la *face de bois*. — Cette idée est faite pour inquiéter les mères françaises; l'exhibition permanente, en tous lieux, du masque ci-devant impérial, très cruellement *idéalisé*, menacerait-elle de créer ainsi chez la génération qui vient de trop nombreux exemplaires du type-*Badinguet?*

Un dessinateur français, M. *Adrien Marie*, s'est exercé dans le genre fantastique et macabre ; il représente le roi de Prusse et son ministre chevauchant sur un champ de cadavres; entre eux galope la Mort écuyère; le remords est en croupe. — Autre scène : un pilori dans la vallée des lamentations ; le roi Guillaume,

Napoléon III et M. de Bismarck, en robes de pénitents, le carcan au cou, sont maudits par les victimes de la guerre.

Le crayon plus connu de M. *Janet-Lange* nous montre la France échevelée au milieu des barbares qui lui arrachent ses enfants et la forcent à signer la paix, le poignard sur la gorge. Dans le fond du tableau un Prussien emballe des pendules.

Ces dessins, reproduits par la photographie, circulent en Suisse, en Italie, &c. Sous forme allégorique, ils traduisent pour l'étranger certaines phrases bien connues: la France n'a point voulu la guerre, quoiqu'elle l'ait déclarée; les Allemands, attaqués par elle, sont devenus, en se défendant, ses bourreaux; tout le sang quelle les a forcés de répandre doit retomber sur eux; le roi Guillaume est le complice de Napoléon III, M. de Bismarck celui d'Emile Ollivier. &c.

Nous avions raison de dire, en commençant ce chapitre, que les artistes et les écrivains français, pendant la guerre, ont puisé leurs inspirations aux mêmes sources.

XII

LITTÉRATURE OFFICIELLE

Le cœur léger : ce mot impérissable ouvre pour nous un plus noble chapitre. Du 15 juillet 1870 jusqu'à la paix, les discours et proclamations, les ordres du jour et bulletins militaires, les Adresses publiques, appels au peuple, circulaires diplomatiques, etc. — forment une riche collection, où l'esprit français de cette époque se reflète en traits plus imposants, mais non moins fidèles, que dans les produits de la presse et ses *illustrations.*

Napoléon III déclare la guerre à la Prusse; répondant aux félicitations des grands Corps de l'État, S. M. cite une maxime de son auteur favori, Montesquieu :

„ Le véritable auteur d'une guerre n'est pas celui qui la déclare, mais celui qui la rend nécessaire."

Cet insigne sophisme, renouvelé de Machiavel, a été de tout temps à l'usage des agresseurs; il acquiert, ici, un nouveau lustre, comme justification d'une guerre

non seulement inique, mais, suivant l'expression d'un journal allemand, *zu dumm.* Le Corps législatif et le sénat, les conseils d'arrondissement dans leurs Adresses à l'Empereur, les préfets, les journaux, tout le monde, en France, applaudit à cet argument sans réplique — de *la nécessité préventive.* Personne ne s'avise d'ouvrir *l'Esprit des lois* à la page (Chapitre II du livre X) où la pensée de Montesquieu se montre dans toute sa crudité :

„Entre les sociétés, le droit de la défense naturelle entraîne quelque fois *la nécessité* d'attaquer, lorsqu'un peuple voit qu'un peuple voisin prospère, et qu'une plus longue paix mettrait ce peuple voisin en état de le détruire....“

Personne, non plus, ne rappelle le jugement de Voltaire (1) sur cette sentence de Montesquieu :

„Si c'était Machiavel qui adressât ces paroles au bâtard abominable de l'abominable pape Alexandre VI, je ne serais pas étonné. *C'est l'esprit des lois de Cartouche et de Desrues.* Mais que cette maxime soit d'un homme comme Montesquieu, on n'en croit pas ses yeux.“

Le souverain des Français s'autorise pourtant de ce précepte, — et ne fait, en somme, qu'affirmer la loi de cette politique — dite *française* par M. Thiers et son école — à l'égard de l'Allemagne. Au moment de la déclaration de guerre, il n'y a point eu de désaccord sur le *principe.* M. Thiers disait seulement :

---

1 *Commentaires sur l'Esprit des lois.*

« vous n'êtes pas prêts », et M. Lebœuf répondait : « nous sommes *archi-prêts* ».

Une fois admise cette moralité internationale, Napoléon III peut répéter, dans ses proclamations au peuple et à l'armée, que la France est *provoquée*, et qu'en attaquant l'Allemagne, elle *défend son honneur et le sol de la patrie.* — Les Turcos, qui formaient l'avant-garde française, durent être flattés, d'ailleurs, de s'entendre dire par leur Empereur (proclamation à l'armée, 23 juillet) :

„*Des nos succès dépend le sort de la liberté et de la civilisation.*"

On sait que l'auteur de la *Vie de César* était pourvu de prétentions littéraires; son entourage exaltait à l'envi cette phraséologie triste et louche qui réfléchit une pensée obscure, indécise et se cherchant elle-même dans ses propres détours. Les académiciens des Tuileries admiraient officiellement la prose impériale; mais l'un d'eux, par derrière, perdait le respect envers l'auguste écrivain, au point de dire : «son style parle du nez».

Les dernières proclamations impériales sont particulièrement ternes et fourbues; la phrase y tourne court; à peine enflée, elle crève :

„Vous allez combattre une des meilleures armées de l'Europe, mais d'autres qui valaient autant qu'elle, n'ont pu résister à votre bravoure. *Il en sera de même aujourd'hui.*"

Napoléon III parle à ses soldats comme s'il ré-

pondait encore au président du Corps législatif; le style militaire n'est pas du tout son fait.

Après lui, et durant toute cette guerre, les troupes françaises n'ont entendu que d'aussi médiocres phrases; leurs chefs manquaient de souffle et d'accent, et ne mettaient guère à l'ordre du jour que des gasconnades ou des platitudes. Survint Gambetta, l'avocat *bellator;* celui-ci avait dans son sac de rhéteur quelques phrases à effet, empruntées au répertoire révolutionnaire: par exemple, son fameux *pacte avec la mort* (on n'a pas semblé s'apercevoir en France que le mot était impudemment volé au girondin Isnard); mais cette rhétorique se trompait de date; le dictateur avait dormi au bois; il parlait le langage de 93 à des soldats nourris de la moëlle du second empire, et faisait ce hardi calcul d'exploiter la crédulité d'un peuple qui ne croit plus à rien. — Un correspondant des *Daily News* (janvier 1871) a raconté qu'il vit à Boulogne-sur-Mer les soldats s'attrouper devant l'hôtel-de-ville pour lire une affiche signée Gambetta:

„Le dictateur y donnait mille raisons pour faire croire que les balles allemandes ne sont pas à craindre; quant à la blessure des baïonnettes triangulaires de l'ennemi, elle n'est qu'une piqûre d'aiguille. En outre, les Allemands manœuvrent par masses si compactes qu'une attaque est facile, car on est sûr de planter sa baïonnette quelque part.... Les mobiles ont lu d'un bout à l'autre ce curieux document, mais ne m'ont guère paru convaincus de sa vérité....“

En somme, la harangue militaire — comme la poésie, comme quelques autres choses en France, —

pendant cette guerre, a brillé d'un bien modeste éclat. Faisons toutefois une exception honorable pour l'allocution du maréchal Bazaine aux troupes de Metz (citée par le *Journal de Paris*, août 1870), — rude morceau, qui rappelle de loin les modèles du genre, Rapp et Cambronne:

„Mes enfants! nous voici sur la ligne de la Moselle. Qu'avons-nous derrière? la ligne de la Meuse. Qu'avons-nous derrière la Meuse? la Champagne.... Et qu'avons-nous derrière la Champagne? l'Argonne *(Jusqu'ici on avait cru que la Champagne était plutôt derrière l'Argonne; mais ....)*.

„Soldats! quatre millions de Français en armes, un cœur patriotique dans chaque poitrine, et un milliard en espèces dans nos caisses! De par tous les diables! je ne crois pas qu'avec cela il soit nécessaire de se disloquer les membres. Allons-y toujours vivement, mais sans trop nous hâter! Nous avons le temps."

XIII

LITTÉRATURE OFFICIELLE

(SUITE)

Dans sa réponse au Corps législatif, Napoléon III attestait que la France elle-même avait voulu la guerre :

„Une guerre est légitime quand elle se fait *avec l'assentiment du pays* .... Je puis dire que *c'est la nation tout entière qui, dans son irrésistible élan, m'a dicté mes résolutions.*"

Contre ces paroles impériales la France a-t-elle protesté? Non; dans toutes les villes, on illuminait; de toutes parts arrivaient à Saint-Cloud des Adresses de félicitations et de dévouement votées d'enthousiasme par les municipalités et les conseils d'arrondissement. — Mais lorsque, après Sedan, l'empereur vaincu dit à M. de Bismarck : «*J'ai été contraint à faire la guerre «par l'opinion publique en France*», — ce fut un haro universel; les Français rejettaient sur Napoléon toute la responsabilité que l'ex-Sire prétendait au moins partager avec eux.

„Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre."

M. Jules Favre, dans sa première circulaire diplomatique (6 septembre), écrivait : «**Nous** *avons haute-* « *ment condamné la guerre* ..... » — Qui *nous?* Ils étaient bien trois ou quatre de la Gauche qui avaient voté contre la guerre. Et encore, — si l'on se rappelle l'aigreur patriotique qu'ils témoignaient eux-mêmes depuis quatre ans à l'égard de l'Allemagne, — est-ce contre la guerre qu'ils ont voté, ou seulement contre la guerre faite par Napoléon et à son profit?

Ce qui distingue tous les documents émanés du gouvernement de la défense nationale, — c'est une puissance d'illusion (nous cherchons le terme le plus adouci) qui colore ou travestit les faits selon les besoins de la cause. — Dans la même circulaire de M. Jules Favre on lit :

„Le roi de Prusse a déclaré qu'il faisait la guerre non à la France, mais à la dynastie impériale."

Cette altération flagrante des paroles du Roi (*Je fais la guerre aux soldats et non aux citoyens paisibles du pays*) fournira pendant toute la durée de la guerre un argument ou un anathème aux hommes d'État et aux écrivains français; la pièce authentique était sous les yeux de tout le monde; n'importe; c'est la version de M. Jules Favre qui prévaut, et le Roi Guillaume reste convaincu de s'être *parjuré.*

Le 23 septembre suivant, M. Jules Favre publiait

la relation de son entretien à Ferrières avec le comte de Bismarck; on y trouve ce passage :

„Il est clair (ai-je dit) que la Prusse entraînée par l'enivrement de la victoire, *veut la destruction de la France.*

„Le comte a **protesté**, se retranchant toujours derrière des nécessités absolues de garantie nationale."

Trois jours après cette publication officielle, la Délégation de Tours disait, dans une proclamation :

„Avant l'investissement de Paris, M. Favre a voulu visiter M. de Bismarck pour connaître les intentions de l'ennemi. Voici les déclarations de ce dernier :

„La Prusse veut continuer la guerre et **réduire la France à l'état de puissance de second ordre.**"

Sur quoi, toute la presse française n'est plus qu'un cri de fureur. — M. *Guéroult,* dans son journal (*l'Opinion nationale*), fulmine ainsi :

„Ah! vous avez voulu nous détruire, Messieurs les Allemands! et vous avez eu l'impudence *de l'avouer, de l'afficher!...* Eh bien! écoutez ceci : Pas un de vous ne sortira de la France! ...."

Et M. Victor Hugo de renchérir encore, dans la note colossale qui lui est familière :

„Il paraît que les Prussiens ont décrété que la France serait Allemagne, ... qu'il n'y aurait plus de civilisation, plus d'Europe, qu'il n'y aurait plus de Paris; .... qu'il est temps d'en finir, et que désormais le *genre humain* ne sera plus qu'une puissance de second ordre."

On voit qu'en quelques jours le mensonge de la Délégation de Tours avait fait du chemin. Pourtant

la relation de M. Jules Favre, qui pouvait corriger cette imposture, avait été publiée, d'abord dans tous les journaux, ensuite sous forme de brochure, et se trouvait ainsi dans toutes les mains.

C'est par de tels moyens, en affrontant la vérité et l'évidence, qu'on essayait de soutenir une thèse dont le monde entier a été assez rebattu : savoir, qu'après Sedan le bon droit, par une volte-face inopinée, avait passé du côté de l'agresseur. Il est vrai que la Prusse *voulait continuer la guerre* ; pourquoi ? simplement parce que personne, dans l'autre camp, *ne voulait et ne pouvait faire la paix.* Pour tout homme de bonne foi, — M. Jules Favre, se rendant à Ferrières, après avoir posé dès le 6 septembre son fameux ultimatum: «ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses», — ne venait pas y chercher le moyen de faire la paix, mai celui plutôt de la rendre impossible. Dans les derniers mots de son récit est le secret de sa visite au quartier-général ennemi, et le fruit qu'il croit en avoir rapporté: — «*maintenant*», dit-il, «*la force se rue contre le droit.*»

Un autre avocat, M. Gambetta, doublé cette fois d'un diplomate, M. de Chaudordy, employa pour la défense de ce nouveau *droit* des instruments pires encore que ceux avec lesquels il avait été forgé. Les bulletins et les proclamations du dictateur, les circulaires de son acolyte resteront en leur genre des monuments, et lorsqu'un jour la conscience publique, en France, aura retrouvé ses droits, ce n'est pas de l'his-

toire seulement que seront justiciables les auteurs de ces pièces sans égales dans les archives du mensonge et de la calomnie.

Cinq mois encore d'une guerre désastreuse, de nouveaux torrents de sang, la désorganisation sociale du pays, des ruines entassées sur les ruines, et finalement des conditions de paix pires qu'après Sedan, — tels furent les suites et les effets de «la grande scène» de Ferrières. — M. Michelet, se faisant juge entre les deux interlocuteurs de cet entretien mémorable, — a écrit:

„Que le premier, attendri, ait paru le moins habile, c'est une grande illusion .... *Le plus habile* de deux est celui qui a pleuré."

Ces larmes là ont eu l'*habileté* d'en faire couler bien d'autres.

XIV

LITTÉRATURE OFFICIEUSE

De ces régions officielles, qui ne sont pas précisément des hauteurs, descendons aux marécages officieux. Le second Empire, auquel la France sera si redevable, avait l'air, depuis Sadowa, de faire contre la paix bon cœur, mais, pour consoler l'aigle impériale, il chargeait ses écrivains officieux — et dieu sait s'il manquait de plumes à tout faire — de conquérir sur le papier les bords du Rhin, la Belgique, la Suisse française; un jour même, M. *Dréolle*[1], si notre mémoire ne nous trompe, menaça de débarquer en Sardaigne. Cette brillante avant-garde, commandée par M. *de Girardin*, partait en guerre tous les matins; elle avait, pendant la paix, jalonné déjà les routes de la victoire. Au 15 juillet, c'est elle qui poussa le premier cri: à Berlin! Mais il se trouva, par un phénomène topographique des plus singuliers,

---

[1] Rédacteur de *la Patrie*, puis du *Public*.

qu'il y avait beaucoup plus loin de Paris à Berlin que de Berlin à Paris.

Les fourriers officieux de la conquête, désastreusement ramenés, montrèrent aussi peu de modération dans la défaite qu'ils en auraient eu dans la victoire. Il faut lire leurs feuilles pour avoir une idée de la fureur que ressentirent et exhalèrent, après déconfiture, ces publicistes belliqueux qui, depuis quatre ans, promettaient en prime à leurs abonnés Mayence, Bruxelles, Genève, et le reste. — Voici, comme spécimen, quelques lignes du journal *le Public* (organe intime de M. *Rouher*), datées du 14 août:

„Nous avons à combattre des dogues sauvages .... Partout où ils passent, ils ravagent; partout où ils sont, ils incendient, partout où ils arrivent, ils égorgent. Ils massacrent les blessés, ils mettent le feu aux ambulances. *Ils tuent les enfants, font violence aux femmes; ils assassinent les vieillards* et brûlent les maisons .... Loups et renards, tigres et hyènes, ils s'engraissent de sang! ....“

Le Constitutionnel lui-même, ce doyen du genre officieux, oublie le respect qu'il doit à son âge et aux mânes de M. *Véron;* il commence une tirade en style convulsionnaire et la termine par le mot *épique* du général Cambronne:

„La France — dit-il — combattra à la manière de cette ronde impie condamnée à danser toujours, qui s'use les pieds, trépigne sur les genoux, *sautille sur le torse*, et finit par tournoyer sur les mains. Et nous lutterons toujours. Et quand il n'y aura plus d'armes, nous aurons nos *poings* pour *étrangler* ces barbares! Nous les *insulterons*, et si nous n'avons pas la force

de proférer une malédiction, nous ne dirons qu'une injure; si l'injure est trop longue, nous ne dirons qu'un mot, — serait-ce le mot de Waterloo, — plutôt que de nous rendre *Oui, je le jure*! nous dirons ce mot-là!"

Tel était le langage de la presse impériale, du haut jusques en bas. Un journal de province, démocrate, il est vrai, et qui attendait son heure, *le Phare de la Loire*, osa seul écrire que le véritable patriotisme n'avait pas besoin de „*stupides excitations*"; — cette protestation unique contre «les *infamies*» du journalisme parisien se terminait ainsi:

„Croirait-on, par exemple, qu'un journal n'a pas craint d'imprimer que les Prussiens *ont promis à leurs femmes de leur rapporter des côtelettes de Français enveloppées dans du drap garance*? .... Un autre (nous citons d'après *la Cloche*) a conseillé aux Turcos *de ne pas faire de quartier* et d'emporter *des charretées de femmes* ...!

„Et ces gredineries s'impriment chez des peuples civilisés! Pauvre patriotisme, que d'infamies se débitent en ton nom!"

Le comte chinois *Palikao*, qui prit, en ce temps là, les rênes du pouvoir, avait rapporté du Céleste Empire un système de publicité dont l'usage est immémorial parmi les mandarins, et qui a deux règles principales: 1° les événements désagréables *ne sont pas arrivés;* 2° ce qui ne peut être nié, peut être expliqué. — *Exemple chinois:* un Père des Missions ayant été décapité, le mandarin, gouverneur de Canton, sur la demande du consul français, fait faire une enquête, qui constate — le suicide. — *Exemple français:* Les Allemands domiciliés en France sont expul-

sés en masse par un décret ministériel, communiqué aux Chambres; la presse étrangère s'indigne de cette mesure barbare; *le Constitutionnel* répond, au nom de M. *Palikao* (27 août):

„Les journaux prussiens prétendent qu'on a expulsé de France tous les Allemands appartenant à des pays avec lesquels nous sommes en guerre. *La vérité est qu'on n'a expulsé personne. Les Allemands qui ont abandonné notre pays, l'ont fait* **spontanément et en toute liberté.**"

Le mandarin de Paris ne vaut-il pas celui de Canton? — Entre parenthèses: le *Paris-Journal,* à la même époque, jugeait l'expulsion trop douce pour ces Allemands qui cumulaient en France les rôles «d'usuriers et de mouchards», — et il disait, dans un article signé A. *Scholl:* — **«Je trouve qu'on n'en guillotine pas assez.»**

De ce temps-là datent aussi quelques autres mots ustement célèbres:

Le comte de Palikao: „Si Paris savait ce que je sais, il illuminerait."

La France (journal): „Les revers que nous avons essuyés à Wissembourg et à Wœrth sont des *défaites providentielles.*"

Paris-Journal: „La Prusse est entrée chez nous, **nous la tenons.**"

Le Moniteur universel: „Les plus embarrassés en ce moment 8 août), ce ne sont pas les Français, — ce sont les Prussiens."

Le Figaro (3 septembre): „**Soyons sérieux.**" etc. etc.

Cependant, les défaites se changeaient en désastres, non moins providentiels sans doute; les Prussiens continuaient leur marche en avant, on ne les *tenait* pas encore; la république prenait la place de

l'empire; — il n'y avait qu'un mot de changé. Mêmes pratiques et même style; même véracité dans les dépêches, mêmes outrages à l'égard de l'ennemi; et, enfin, pour que la ressemblance fût complète, mêmes feuilles officieuses. Nous retrouvons, à Tours, comme organe de la Délégation, le ci-devant écho impérial, maintenant oracle républicain: *le Constitutionnel.*

Cette feuille, préludant, vers le milieu d'octobre, aux circulaires *Chaudordy,* se refuse à croire «que jamais une armée française ait exercé en pays ennemi «*ces barbaries* que les Prussiens nomment *les lois de la «guerre»* (et qu'ils appliquaient, en effet, sans merci, aux auteurs de guet-à-pens, aux guerriers d'embuscades, etc.) — Du côté des Allemands, où la mémoire historique est un peu plus longue, on aurait pu répondre à l'officieux français par deux lignes d'une lettre de Napoléon Ier au prince Eugène, en date du 15 mars 1813:

„*A la moindre insulte* d'une ville, d'un village prussien, faites le brûler, fût-ce même Berlin.“ (1)

Remarquons ici — comme contraste entre les deux publicités belligérantes — qu'en reprenant ce thème des

---

1 Quinze jours après (28 mars 1813), le prince Eugène écrivait à l'Empereur, — en lui envoyant les rapports du féroce général Carra Saint-Cyr qui avait fusillé quelques centaines de gens du pays de Brême:

„Dans ces rapports Votre Majesté verra avec plaisir qu'on „a pu faire un bon exemple d'une partie des séditieux.“

prétendues sauvageries allemandes, déjà usé par la presse bonapartiste, MM. *Gambetta*, *Chaudordy*, et leurs caudataires, journalistes ou préfets, s'en tenaient, aussi eux, à un réquisitoire, très riche de mots, mais très pauvre de faits, contre «les Attila lettrés» (ainsi qu'ils appelaient les fils de la Germanie), — tandis que le Chancelier de l'Allemagne du Nord, beaucoup plus sobre comme rhétorique, publiait sous forme de tableaux, indiquant les dates, les noms, les lieux, et accompagnés des procès verbaux d'enquête, — toutes les violations contre le droit des gens, contre la Convention de Genève, contre celle de Saint-Pétersbourg, contre les lois de la guerre et de l'humanité, — que les Français avaient commises depuis le commencement de la campagne.

Le lecteur trouvera ces documents authentiques réunis en deux brochures qui ont été publiées, depuis lors, à Berlin: — *Comment les Français font la guerre*, et *Les violations de la Convention de Genève par les Français* (*Ch. Duncker*, éditeur). Il n'y a pas une phrase dans ces deux recueils, mais un ensemble très positif de faits et de pièces à l'appui.

De son côté, le gouvernement de Tours, après avoir dénoncé, dans ses circulaires, des attentats sans dates, sans noms et sans preuves, corroborait son acte d'accusation — comment? par une brochure imprimée à Tours (*Mame* éditeur), sous ce titre: *La guerre actuelle; son origine, son caractère, sa fin*; — l'auteur est un M. *Sidney Renouf*, vétéran de la

presse officieuse, publiciste émargeur, dit-on, sous plus d'un régime.

On lit dans cette honnête factum (p. 21):

„... Par consigne, les Prussiens tuent, assassinent les vieillards, les femmes, les enfants, brûlent les maisons habitées, repoussent, à coups de crosse, dans les flammes les malheureux qui veulent s'échapper. Ils inventent, — c'est ainsi qu'ils prennent leur part des progrès du siècle, — des supplices et des tortures. *Ici*, ils lient pieds et mains à leurs victimes et les font coucher 24 heures sur la terre humide; *là*, ils leur coupent le nez et les oreilles; *ailleurs*, ils les contraignent à creuser leur fosse, avant de les fusiller. Ils attachent des prêtres par le cou à la queue de leurs chevaux et les traînent ainsi dans la boue. Ils se livrent aux plus infames attentats sur des femmes, sur des jeunes filles, sur des enfants même. A leurs criminelles exécutions ils joignent le vol ignoble ....“

Ici, là, ailleurs, ... c'est ainsi que l'écrivain chaudordiste indique et nomme les lieux où se sont passées toutes ces horreurs; quant aux dates, la précision en est la même: *un jour* et *parfois*. — Les paroles du *Phare de la Loire* citées plus haut retrouvent ici leur place: — «*Et ces gredineries s'impriment chez un peuple civilisé!*»

Domina juvenis et intelligen
quae vicina mea in Ecclesia
est, sponsa amici mei qua
mi est, et puellas habet
duas.

XV

HUMANITÉ

Puisque nous sommes sur ce chapitre, restons y un instant. — Au moment (15 juillet) où la guerre est déclarée, il semble qu'à Paris et en France, personne n'a conscience de la sanglante responsabilité qui pèse sur l'agresseur; le gouvernement et les siens, la presse et le public, tout le monde, à la veille des carnages militaires, partage l'heureuse légèreté de cœur de ce ministre, dernière et digne personnification de l'intelligence, de la moralité et de l'esprit impérialistes. — Le journal de M. E. de Girardin, *la Liberté*, s'exprime ainsi (20 juillet) :

„La portée supérieure des chassepots a été *une des raisons* qui ont décidé la guerre."

Une des *autres* raisons, paraît-il, et non moins *décisive*, ce fut la joyeuse confiance qu'inspirait le nouvel engin d'artillerie, la mitrailleuse. Celle-ci, d'après les épreuves qui en avaient été faites, semblait mériter l'aimable nom que M. d'Arlincourt, de romantique mé-

moire, donnait à l'épée d'un de ses paladins, — le nom de *la belle moissonneuse;* — et, dans la relation de cette fantastique victoire de Saarbrück (2 août), *le Gaulois* annonce avec joie à ses compatriotes que les mitrailleuses, pour leur coup d'essai, «ont *impitoyablement fauché* l'ennemi».

Déjà même l'on rêvait à Paris de plus terribles nouveautés. Un inventeur était en conférence avec le gouvernement; il proposait d'incendier du haut des airs les places fortes allemandes. *L'artillerie en ballon!* — ne rions pas; — le journal *le Français* (9 août) annonçait fort sérieusement à ses lecteurs que la campagne aérostatique allait s'ouvrir; il disait:

„On recrute des aéronautes-artilleurs.... quand les aérostats seront prêts, ni Cologne, ni Mayence, ni Trèves ne pourront nous arrêter....“

Plus tard, pendant le siége, Paris s'enthousiasmera pour un autre mode «d'extermination»: le feu grégeois (*Voir ce chapitre*).

Il est vrai de dire que les Français, en commençant les hostilités avec des armes telles que, suivant eux, elles devaient «tuer la guerre du premier coup», se proposaient, non seulement de *faucher* les Prussiens, mais encore de moraliser ces *barbares*, comme déjà on les appelait, avant le premier de coup de feu tiré. M. de Bismarck étant accusé, à cette époque, d'avoir volé les malles des comédiens français engagés à Ems et chassés par la guerre, — le *Paris-Journal* écrivait avec noblesse:

„Plaignons les Prussiens, ne les imitons pas, et si nous devenons les maîtres, apportons leur notre code de civilisation, enseignons leur le droit des gens *et la morale chrétienne.*“ (1)

A l'avant-garde de ces évangélistes étaient les Turcos, — et l'habitant du Palatinat, qui, aujourd'hui encore, donne aux chiens de boucher le nom d'un des généraux incendiaires de Louis XIV (*Mélac*), savait à bonnes enseignes quel est le genre de civilisation et de morale que les Français, dans leur 50 invasions précédentes, ont toujours *apporté* en Allemagne.

Quand les défaites arrivent, la presse parisienne passe sans transition du *code chrétien* à celui des sauvages; son langage respire la férocité la plus pure. M. *Guéroult* (*Opinion nationale*) avertit les Allemands en ces termes:

„Maintenant, ce n'est plus la guerre que nous allons vous faire, c'est la chasse à la bête enragée.“

Le *Figaro* se fait écrire par un soi-disant Belge (17 août):

„Courage, Français! Si vous n'avez plus de chassepots, vous avez encore des couteaux, et si cette dernière arme vous manque, alors .... *alors il vous reste de l'arsenic!*“

---

1) C'est le même journal *chrétien* qui disait, quelques jours plus tard:

„Notre devoir nous commande seulement de ranger les blessés „ennemis au bord de la route, pour que les chevaux ne leur „passent pas sur le corps.... Si le blessé est dans un état trop „grave pour pouvoir être transporté, c'est faire acte de fraternité „que de lui casser la tête d'un coup de fusil.

En même temps le *Charivari* publie — pour rire — le dessin d'un zouave qui, en crevant les yeux d'un prisonnier prussien, dit: *„l'un pour Waterloo, l'autre pour Sadowa.“* —

Il aurait fallu au prisonnier encore un œil — pour Sedan.

N'oublions pas le club fondé à Paris pour la chasse au Prussien. On avait rédigé, au dessert, tout un traité cynégétique; mais du jour où s'approcha le gibier, les chasseurs forlongèrent.

Un préfet républicain (son nom ne doit pas périr; il s'appelait *Luce-Villiard* et régnait sur la Côte-d'or) transporta cette haute vénérie en province; toutefois, il substitua les règles de la prudence aux dangereux statuts des Nemrod parisiens. Ce haut fonctionnaire rêvait l'assassinat *sans danger*, et néanmoins *héroïque*. Le 21 novembre, il adressa la circulaire qui suit à ses administrés:

„La patrie ne vous demande pas de vous réunir en masse „et de vous opposer ouvertement à l'ennemi; elle attend de vous „que chaque matin 3 ou 4 hommes résolus partent de la com„mune et se postent à un endroit désigné par la nature elle-même, „d'où ils puissent tirer **sans danger** sur les Prussiens.... Je leur „décernerai *une prime* et ferai publier leur action **héroïque** dans „toutes les feuilles départementales, ainsi qu'au *Moniteur officiel.*

Dans ce concert de l'humanité française s'élève encore la grande voix de M. *Victor Hugo:*

„.... Roulez des rochers, entassez des pavés, changez les socs en hache, changez les sillons en fossés, combattez avec

tout ce qui vous tombe sous la main; prenez les pierres de notre terre sacrée, lapidez les envahisseurs avec les ossements de notre mère la France!

„Que les rues des villes dévorent l'ennemi, que la fenêtre s'ouvre furieuse, que le toit jette ses tuiles, que les tombeaux crient... Harcelez ici, foudroyez là, effrondrez le sol... Francs tireurs, profitez de l'ombre et du crépuscule, serpentez dans les ravins, glissez-vous, rampez, ajustez, tirez, exterminez ... "

Il y a quatre pages de cette prose écumante..... Mais, en fait de style hydrophobe, la palme reste encore à l'*Indépendance algérienne*, dont le mémorable appel aux «fils du désert» (reproduit avec honneur par la presse française) restera sans doute comme le plus beau morceau du genre. — Nous citons:

„Le moment est venu! que chacune de nos provinces lève 10 *goums* de 200 hommes chacun. Ils seront commandés par leur caïds *et par quelques officiers des bureaux arabes.* Ces goums se dirigeront sur Lyon... Leur première tâche sera de détruire les ulans, ou du moins de les terrifier *en coupant quelques têtes.*

„Ces braves enfants du désert se jeteront dans le duché de Bade, *où ils brûleront tous les villages et incendieront tous les bois* .... La forêt-noire éclairera de ses flammes la vallée du Rhin. Les goums ensuite entreront dans le Wurtemberg, *où ils dévasteront tout* .... Nous dirons à ces braves fils du Prophète:

„Nous vous connaissons; nous apprécions votre courage, „nous savons que vous êtes énergiques, entreprenants, impétueux! **„allez, et coupez les têtes; plus vous en couperez, plus notre „estime pour vous augmentera.**"

„Arrière la pitié! arrière les sentiments d'humanité! Les femmes et les enfants paieront pour leurs maris et leurs pères .... Oui les goums seront à la hauteur de leur tâche; il suffit que nous leur lâchions la bride, en leur disant: **Mort, pillage et incendie!**"

Ce langage de scélérat a porté ses fruits, mais ce sont les Français eux-mêmes qui les ont goûtés. Huit mois durant, on a fait appel aux plus sauvages passions; la Commune parisienne, un jour, y a monstrueusement répondu. Ceux qui, dans leurs journaux et leurs livres, ont ainsi souflé le feu, semblaient oublier que le peuple français a déjà par devers lui la Saint-Barthélemy, le brûlement du Palatinat, les dragonnades, la justice tortionnaire des Parlements, Louvois et le conseiller Pasquier, «muffle de boeuf et cœur de tigre», Fouquier-Tinville et Trestaillon, les grottes du Dahra, les journées de juin de 1848, etc. A ce peuple là il n'est pas trop nécessaire de faire respirer l'odeur du sang....

„Le sang est de l'eau
„Marchons! qu'il ruisselle!...

M. Pierre Bonaparte, le cousin de l'Empereur, chante ainsi, dès le commencement de la guerre; — et en prose, le journaliste *de Pène* demande que le sang prussien soit „*versé par cataractes*, avec la *divine furie du déluge*“....

Voltaire qui connaissait bien ses compatriotes, a dit dans son *Dictionnaire philosophique:*

„Les nations étrangères jugent de la France par les spectacles, par les romans, par les jolis vers, par les filles d'opéra qui ont des mœurs fort douces, par nos danseurs d'opéra qui ont de la grâce, par Mlle Clairon qui déclame des vers à ravir. Elles ne savent pas **qu'il n'y a point, au fond, de nation plus cruelle que la française.**“

XVI

M. ALPHONSE KARR

Sorti de son jardin, M. Karr a fait cette fois (janvier 1871) un voyage «autour des Prussiens» (de Pontarlier à Dôle); — il en publie la relation comme «fragment d'un livre sous presse» intitulé: *Plus ça change, plus c'est la même chose.* (1)

Il y a quelque vingt ans que l'auteur des *Guêpes* applique aux changements politiques cette maxime qui a bien — comme d'autres axiomes du même auteur — une ou deux lignes de profondeur. Le mot de Byron est autrement fin et vrai: «Je trouve que le changement devient à la fin par trop changeant.»

M. Karr, à la recherche d'un jeune officier français malade ou blessé, était obligé de traverser les lignes prussiennes en Franche-Comté. Pour obtenir un laisser-passer, il se rend d'abord à Berne et s'y adresse à la Légation d'Allemagne. Le lieutenant-général comte de Rœder le reçoit «*fort poliment*», lui donne

---

1 Nice, Société typographique. 1871.

la passe qu'il demande, plus, un mot de recommandation personnelle. Arrivé à Pontarlier, M. Karr trouve également un accueil très convenable auprès des officiers prussiens: «ils sont *polis*, dit-il, mais «leur politesse est réglementaire, mécanique.» A Dôle, autres officiers prussiens, même *politesse*, toujours «mécanique», il est vrai. En somme, le voyageur n'aurait pas trop à se plaindre de cette urbanité à ressort, n'était un interrogatoire militaire, assez menaçant, à Byans, dont il fut redevable à la dénonciation — d'un Français (le juge de paix de l'endroit).

Chemin faisant, M. Karr a constaté «*une chose étrange*»; il dit:

"J'ai questionné dans les villes, dans les villages, dans les hameaux que j'ai fouillés, — partout on m'a fait la même réponse: „Ils (les Prussiens) n'insultent pas les femmes, — ils ne „s'en occupent même pas...."

Chose étrange en effet! M. Karr avait lu dans les journaux patriotes, dans les circulaires-Chaudordy, dans les brochures officieuses, — que l'armée des «modernes Huns» ne respectait ni l'âge ni le sexe, que ces barbares «massacraient les vieillards, se livraient aux «plus infames attentats sur les femmes, sur les jeunes «filles et *même sur les enfants*» (1); — le voyageur était donc fort surpris de ne trouver que des Scipions parmi ces vainqueurs, dont les grand-mères — sui-

---

1 Voir les extraits que nous avons donnés des feuilles parisiennes et de la brochure Sidney-Renouf.

vant la galante expression de M. Michelet — *reçurent l'hommage des fils de la France.* Que les dames françaises, à leur tour, n'aient pas reçu un pareil hommage des fils de la Prusse, cette « étrangeté » paraît à M. Karr mériter explication, et voici celle qu'il trouve, — montrant ainsi qu'il a des règlements de l'armée allemande une connaissance presque aussi parfaite que des mœurs allemandes et de l'honneur allemand : — « A peu près tous les soldats prussiens, — dit-il, — sont mariés chez eux. »

Quoi que vaille une telle explication, nous recueillons le témoignage donné ici par un ennemi qui a vu et entendu; c'est la réponse *française* aux infamies qui se sont écrites à Paris et à Tours.

L'excursion de M. Karr sur le théâtre de la guerre s'est terminée sans autre encombre que son aventure à Bryans. Il en a rapporté un peu plus de colère contre les avocats, « organisateurs de la victoire », — et des opinions quelque peu corrigées à l'égard des « barbares » allemands. Néanmoins, au moment où il termine son récit, un accès de fièvre gambettiste le saisit lui-même, et il éprouve le besoin d'écrire tout à coup en *post-scriptum :*

„Le roi ou empereur Guillaume et ses soldats ont renoncé à l'hypocrite métaphore qui appelait ça (la guerre) *cueillir des palmes et moissonner des lauriers.*

„Ils ont franchement cueilli des pendules et moissonné de l'argenterie."

In caudâ venenum. Cette facétie finale relève bien

médiocrement une relation écrite en style brusque et rogue, qui n'est guère remplie que de la personnalité de l'auteur — dans un cadre de détails insignifiants et d'observations faites au hasard. — Un écrivain, comme M. Karr, qui refuse à ses compatriotes *les bénédictions du bon sens* (p. 2), et se croit lui-même beaucoup mieux doué sous ce rapport (le plus net de sa fortune littéraire, en effet, lui vient d'avoir su parfois donner au bon sens la forme vive et le sel du paradoxe) aurait dû laisser ce conte grotesque où il l'a trouvé: dans les bas-fonds d'une presse qui n'a rien moins qu'honoré la défense nationale. L'histoire des montres et pendules — drôlerie *à répétition* — a duré cinq ou six mois; c'est beaucoup; un journal suisse (au pays même de l'horlogerie) s'en égayait en disant: «Les malheureux habitants de la France sont réduits, pour savoir l'heure, à faire prisonnier un soldat prussien et à ouvrir son sac.» (1)

Nous n'avons pris dans la brochure de M. Karr que

---

1 En feuilletant la collection des caricatures et des journaux amusants de Paris, pendant et même après le siége, on y trouve, sous toutes les formes, cette inépuisable bourde des pendules. Le roi Guillaume avait été spirituellement surnommé le roi Pendulard. Voici, entre mille, un trait d'esprit sur ce sujet, emprunté au journal illustré *Rigoletto:*

„Le roi **Guillaume** à M. **de Bismarck**: „Mon vieux complice, „avec l'Alsace nous aurions dû exiger tout le département de „l'*Eure*, c'est là où nous aurions trouvé le plus de pendules."

ce qui se rapportait plus directement à la guerre. Les lecteurs y trouveront encore, s'ils en ont la curiosité :

1° une *parenthèse* de 8 pages, ouverte contre les avocats. M. Karr témoigne une aversion extrême à l'endroit de tous les rhéteurs anciens et modernes, depuis Carnéade, l'Athénien, jusqu'au Phocéen borgne Gambetta; il compare les faiseurs de phrases belliqueuses au ténor qui a chanté :

„Amis! secondez ma vaillance!"

«La toile une fois baissée, le chanteur ne se croit «pas obligé d'aller combattre les ennemis; il rentre «tranquillement souper et se coucher». — Mais, si les avocats, en France, ont tant de succès, ne serait-ce point que la phrase est le goût dominant du public français? On a dit, en parlant de Richard Wagner, qu'il y a contre sa musique une parade à laquelle le compositeur lui-même n'a peut-être pas pensé : c'est de ne pas aller l'entendre. L'école des Favre et des Gambetta cessera d'être le fléau de la France, quand cette autre musique : *la phrase* — y trouvera moins d'amateurs.

2° *Quelques propositions*, émanées de l'initiative particulière de M. Karr et faites dans l'intérêt de la république française. — Un jour, l'auteur des *Guêpes*, en son beau temps, raillant un auteur comique dont la pièce était tombée, disait plaisamment : — «Le «malheureux! je lui avais pourtant conseillé de sau«poudrer son second acte de traits d'esprit!» — Pour-

quoi n'avoir pas suivi un si bon conseil? Et pourquoi la France, de même, n'écouterait-elle pas les sages propositions de M. Karr, si elle veut éviter que sa troisième république soit sifflée?.... La recette paraît être celle-ci simplement: — Faire succéder l'économie à la prodigalité, le sérieux à la frivolité, désinfecter les mœurs et la raison publiques, s'occuper de ses affaires plutôt que de celles des autres, renoncer à la vanité, à ses pompes et à ses œuvres, travailler, étudier, apprendre à se connaître un peu plus et à s'admirer un peu moins, aimer le bien public et le mettre au-dessus de l'intérêt privé, vouloir la liberté pour les autres aussi bien que pour soi, devenir enfin ou à peu près les plus sages, les plus honnêtes et les meilleurs des hommes..... Ce n'est pas plus difficile que ça.

XVII

ESPIONNAGE ET TRAHISON

Le général Trochu, dans son livre sur l'armée française, a écrit : «*Nous avons une aptitude spéciale à expliquer et à justifier nos revers.*» — En 1870, il était apparemment contraire aux lois de l'histoire naturelle d'admettre que les soldats de la France pussent être vaincus, et l'on expliqua ce phénomène en découvrant que les Allemands avaient pour eux, dans l'ombre, deux alliés : l'espion et le traître.

En temps de guerre, l'espion proprement dit est un *éclaireur* sans uniforme; les lois de la guerre l'ont prévu et le fusillent. Des deux côtés belligérants on n'a rien à se reprocher, généralement, en fait d'espionnage, et comme les Allemands, à partir du 4 août, ont combattu sur le sol ennemi, il est présumable que leurs troupes étaient mieux espionnées qu'elles n'espionnaient elles-mêmes. — Du moins, la presse parisienne, au début des hostilités, ne voulait pas que les Français fussent en reste, sous ce rapport, avec

leurs adversaires. Citons quelques lignes du *Figaro* (1er août) :

„La guerre — dit le *reporter* militaire de ce journal, — ne peut avoir aucune surprise pour nous ..... Croit-on que nous n'ayons pas dans notre armée le plus merveilleux corps d'éclaireurs qu'il y ait en Europe, et dont le moindre trappeur rendrait des points à Bas-de-Cuir lui-même?

„L'*administration* française a, de son côté, *un service d'espions parfaitement organisé....*"

Aussi n'est-ce pas l'espionnage *militaire*, ou *administratif*, qu'on reproche aux Allemands, puisque la pareille leur était si bien rendue. Non; c'est d'avoir espionné *la France* elle-même, en pleine paix, qu'ils sont accusés et reconnus coupables. On a été stupéfait et indigné, de l'autre côté des Vosges, de voir que des gens, qui, depuis quatre ans, s'attendaient tous les jours à être attaqués, se fussent *éclairés* d'avance à l'égard de leurs futurs agresseurs, tandis que ceux-ci n'avaient pas daigné prendre la même peine envers les barbares d'outre-Rhin. — De là tout un système d'*inquisition* internationale, laborieusement édifié par les écrivains français, pour donner l'explication d'un fait que les conditions même de la vie moderne, qui est toute ouverture et toute publicité, expliquaient assez naturellement. M. *E. Caro*, dans la *Revue des deux Mondes* (15 décembre), a défini «les moyens préparatoires de la victoire prussienne» — comme il suit :

„....Cet art qui consiste à tendre sur tout un pays un vaste réseau d'inquisitions secrètes, à envelopper dans ses trames non

seulement la politique et les lois, les forces productives, le travail national, l'industrie d'un peuple, mais encore ce qu'il y a de plus intime, la partie réservée de sa vie, le secret de ses foyers, le bilan exact des fortunes privées, — plus que cela, les aspirations, les sympathies, les haines .... Que dire de ces fanatismes choisis pour pénétrer dans la conscience d'une nation et en violer les plus intimes secrets? ...."

Tel est cet art méphistophélique; quant à l'artiste, M. *Michelet* nous le dépeint sur le vif, — à la page 36 de son incomparable brochure *(La France devant l'Europe)* que nous ne nous lassons pas de citer :

„Je voudrais avoir le temps d'écrire le *Voyage sentimental* que fait à travers la France, en 1867, je suppose, ce bon jeune observateur (allemand), espion, poète et philosophe, les lettres qu'il écrit le soir **tantôt à M. de Moltke, tantôt à sa fiancée.** Homme de livres et de scolastique, combien peu il doit comprendre un pays de spontanéité, d'infinies nuances où le meilleur n'est point écrit. Que de bourdes, de sottises il envoye là-bas! *Mais les chiffres recueillis pour l'état-major auront leur utilité.* Il pourra dire les ressources que l'invasion va trouver en chaque ville, en chaque maison, dans la maison qui l'a reçu. Qui se défierait de lui? Il a l'air plus demoiselle que celle de la maison, avec qui il joue du piano. Plus il paraîtra timide, plus il sera gauche de forme, plus il inspirera confiance, plus on croira pouvoir tout dire devant lui ...."

Cet Éliacin de l'espionnage qui, en jouant du piano avec les demoiselles, recueille des chiffres pour l'état-major prussien, ce «bon jeune observateur» qui partage ses épanchements épistolaires entre sa fiancée et le général de Moltke, — est une création pleine de fraîcheur. L'aimable auteur de *L'oiseau* a semé de *Vergissmeinnicht* les fossés des forteresses françaises.

Cependant, si la France était ouverte, l'Allemagne n'était pas fermée par une muraille chinoise. Elle avait, comme sa voisine, deux sortes d'hospitalité, l'une qu'elle vendait, un peu moins cher, l'autre qu'elle donnait, d'aussi bon cœur. Rien n'empêchait donc les jeunes Velches, bien qu'ils eussent moins de timidité et de scolastique peut-être que les jeunes Teutons, de faire aussi eux, de ce côté-ci du Rhin, un tour sentimental, de chanter des romances avec les demoiselles allemandes, et, le soir, d'écrire leurs impressions à M. le général Lebœuf. Malheureusement, la brillante jeunesse française s'était habituée à ne voir dans la Germanie qu'une confédération de roulettes, allant de Bade à Ems; elle n'aurait guère pu communiquer à l'état-major de Paris que des cartes piquées de la rouge et la noire.

D'autres *éclaireurs*, à défaut de ceux-là, ne manquaient pas à la France pour lui révéler le fort et le faible de l'Allemagne. L'attaché militaire français à Berlin, M. *de Stoffel*, avait étudié de très près l'armée prussienne (les mémoires qu'il adressait à l'Empereur en font foi); il déployait même dans ses fonctions un zèle de curiosité extra-diplomatique. — On peut faire un pareil éloge de l'envoyé français à Hambourg, M. *Rothan*, qui fournissait à son gouvernement les informations les plus minutieuses sur la marine et les ports de l'Allemagne. Cet agent y mettait si peu de scrupules que les journaux de Berlin l'accusèrent de confondre le rôle de diplomate avec celui d'émissaire. —

Plus tard, on a appris, par les dépêches trouvées à Saint-Cloud, qu'un service d'*observateurs* secrets, organisé pour la Prusse et l'Allemagne, aboutissait télégraphiquement au cabinet même de l'Empereur.

La vérité pourtant est que les Français connaissaient et connaissent encore trop peu l'Allemagne (de même que leurs connaissances à l'égard de l'Angleterre, de la Russie, etc., sont, en général, assez imparfaites); — mais la faute en est-elle aux Allemands? — Et de toutes les armes, en somme, la plus loyale, la plus égale, parce qu'elle est à la portée de tous, n'est-ce pas l'instruction, l'étude, la connaissance de soi et des autres?

Trahison! — aussitôt après Wœrth ce cri commence à retentir dans les rangs de l'armée française. Le *Paris-Journal*, à la date du 12 août, fait cet aveu.

„.... Quant au soldat, il ne comprend absolument rien à ce qui se passe, et il répond invariablement: *Nous sommes trahis.*

„Que voulez-vous? Pour le soldat français, *n'être pas vainqueur, c'est être trahi!*“ (1)

---

1 „Dans la défaite, les généraux, — tout le monde les dé„clare ineptes. C'est le mot contemporain. Quant à la foule, en „France, dans tous les temps et sous tous les régimes, elle a „pour les généraux un seul moyen de marquer sa colère: elle „les déclare traîtres et vendus, car on ne veut pas admettre

Passe encore pour le soldat, qui n'a jamais été, en France, le plus délié des hommes, mais comment des écrivains, des gens éclairés, voire des généraux et des ministres d'État, ont-ils pu se repaître de ce mot vide de sens? Comment une telle ineptie est-elle restée, depuis 1815, tradition française? Il a fallu près d'un demi-siècle avant qu'un écrivain militaire français (le colonel Charras) eût le courage de démontrer par des preuves matérielles que Napoléon à Waterloo n'avait point été trahi, mais simplement vaincu. Et combien de Français encore se sont rendus à cette évidence?

Le jour où le maréchal Bazaine — *notre glorieux* Bazaine, comme on l'appelait la veille — fut obligé de capituler (il avait perdu dans les combats 42,000 hommes de son armée; les hôpitaux de Metz contenaient 20,000 malades; la cavalerie était démontée, les vivres épuisés), — M. Gambetta, dans une proclamation fameuse, qualifia la capitulation de Metz comme *un crime au-dessus même des châtiments de la justice!* — et le journal l'*Indépendance belge*, voué

„en France d'autres causes de la défaite que l'ineptie et la tra-„hison."

(*Discours du général Trochu.* Assemblée nationale; séance du 29 mai 1871.)

Le même général a donné, dans ce discours, une nouvelle *explication* des revers de l'armée française, — qui ne manque ni d'imprévu ni d'originalité. Selon lui, les défaites de la France doivent être attribuées „à l'introduction d'un double fléau dans „le pays: le luxe anglais et la corruption italienne."

aux hommes du 4 septembre, publia, dans ses colonnes, un réquisitoire en règle (mais anonyme) contre le traître Bazaine.

Le maréchal écrivait alors :

„La France a toujours été *trompée* sur notre situation (à Metz), *qui a été constamment critique.* Pourquoi? je l'ignore, mais la vérité finira par se faire jour.“

Aujourd'hui le défenseur de Metz est réhabilité à la tribune nationale; sa trahison n'aura guère duré que sept mois; dans l'histoire militaire française c'est un progrès.

Missam Paschalem Ecclesia Sanctissimi Joseph audivit et delecta fuit; justitia atque honor cantatoribus omnibus debent.

Mulier frivolitatis atque malitiae pictura est in terra Americana et omni orbi. Id est verum

XVIII

LES NEUTRES

Au moment où la guerre éclata, le journalisme français avait des colonies à Florence, à Constantinople, en Egypte, en Roumanie, un peu partout. Ces feuilles, rédigées en français d'exportation, donnaient à l'esprit et au jargon parisiens un reflet turc, valaque ou tchèque qui n'était pas sans charmes. Il y avait à Prague, notamment, une *Correspondance* franco-slave, — signée du nom hardi de *Rigondeau*, — dont la polémique était fortement imprégnée de ce que M. Veuillot appelle « les odeurs de Paris ».

Naturellement toutes ces feuilles *filiales* firent leur partie dans le concert d'injures et de dérisions envers l'Allemagne qu'exécutait la presse parisienne — on sait avec quel *brio*. Quand vinrent les premières défaites, le cri de fureur qui retentit aux bords de la Seine eut aussi de dignes échos dans ces lointaines succursales de l'article-Paris. Entre tous se distinguèrent les franco-danubiens. Quelque Ganesco ou Ganescu

de Bukarest écrivit dans *Le Pays Roumain* (21 août) le brillant morceau qui suit:

„La défaite de la France ...., elle crierait vengeance comme une faute immense dans la logique universelle des choses, comme une *prostitution du sort!* Triste et pitoyable triomphe! Qui sait? la Prusse elle-même devrait le déplorer, elle devrait avoir *envie de revomir ce qu'elle a avalé* .... Sortant de son ivresse sanguinaire, elle se maudira d'avoir produit une nuit pareille; en effet, que pourrait-elle mettre à la place de la lumière rayonnante qu'elle aurait étouffée sous son casque? Oh! si la France succombait, si cet assassinat était commis, si l'impossible arrivait, si cette sanglante **polissonnerie de la Providence** allait s'accomplir! .... L'humanité terrifiée accusera la justice éternelle et retombera dans le domaine du doute et de la négation .... Alors la France déchirée, anéantie, se relèvera en juge terrible, vêtu de pourpre devant la divinité aveuglée, et, semblable à César vaincu exhalant son dernier soupir avec ses malédictions, *elle fustigera de ses entrailles fumantes la face du ciel!* ....“

Les véritables neutres (de langue française), Belges et Suisses, montrèrent plus de modération — au moins envers *la Providence;* cependant leur neutralité eut parfois des accents très singuliers. Témoin ce pamphlet brabançon: *Les droits de la France sur l'Alsace et la Lorraine* par *Alfred Michiels* (Bruxelles. 1870).

«Lève toi, muse impartiale de l'histoire, souveraine justicière!» — c'est ainsi que débute M. Michiels, qui le prend de très haut, comme voit, avec Clio; et, après avoir torturé cette pauvre Muse pendant 80 pages, il termine par ces imprécations franco-belges:

„Avec les procédés barbares que la Prusse emploie contre la France, qui l'a aidée à se constituer en 1866 (!), toute la ci-

vilisation européenne doit s'abîmer dans un sanglant chaos, *sur lequel planeront* les furies de la haine, du meurtre, de la vengeance, de la trahison, de la rancune et du désespoir; avec les pratiques odieuses de la littérature allemande, toute science doit s'engouffrer dans un cloaque de mensonge, d'ignorance et d'effronterie, *sur lequel planeront*, au milieu d'une ombre croissante, les hideux fantômes de l'obscurantisme et de l'imbécillité!"

M. Michiels est un littérateur des frontières, très abondant; en France, on croit que les Belges le lisent; en Belgique, on lui suppose des lecteurs français; et, dans cet entre-deux, il continue d'écrire. Jusqu'ici, il n'avait guère été troublé en ce plaisir solitaire; mais sa dernière brochure *(sur l'Alsace)* lui aura donné la satisfaction, un peu cuisante, de voir que sa féconde nullité et sa riche ignorance ont cessé, un jour, d'être méconnues. Un éminent historien allemand, M. *Henri de Sybel* a pris la peine de répondre au factum-Michiels en s'excusant, il est vrai, de lui faire cet honneur immérité :

„Ce n'est pas — dit M. *de Sybel* — le mérite scientifique de l'œuvre qui m'engage à entrer en lice à son sujet. Elle est telle, en effet, par la forme et par le fond, que la seule critique digne de la science serait de n'y faire absolument aucune attention.... On est frappé de prime-abord, en lisant l'écrit de M. Michiels, de sa complète nullité au point de vue scientifique. La science risque de déroger en relevant les bévues de l'auteur, mais l'Allemagne peut signaler les armes pitoyables dont on essaie de se servir contre ses prétentions légitimes..."

Une traduction en très bon français de la réponse de M. de Sybel (Bruxelles. Librairie *Devaux*) a fait

connaître à M. Michiels, dans son pays, les embarras de la gloire. On dit qu'il a fièrement promis, par devant Belges, une riposte foudroyante. *Desideratur*. Nous nous rappelons avoir vu, dans une pièce française, un personnage ridicule qui est sur le point de répondre « quelque chose de très piquant », lorsque la toile tombe.

La librairie de Bruxelles a donné le jour, pendant la guerre, à bien d'autres brochures; mais toute cette maculature était produite par des Français réfugiés. — Restons sur le terrain des *Neutres*.

Il faut rendre ce témoignage aux principales feuilles belges et suisses qu'à l'époque où la guerre fut déclarée, elles n'hésitèrent pas à réprouver l'agression française. Non seulement on proclamait alors le bon droit de l'Allemagne, mais bientôt l'on reconnut à l'honneur de l'armée allemande que la vérité, comme la justice, était toute de son côté. — *L'Indépendance belge* écrivait, quelques jours après les grands combats de Metz, si étrangement défigurés par la publicité française :

„Il ressort des faits, aujourd'hui, que les bulletins prussiens *ont toujours dit la vérité et rien que la vérité!*“

Ces honorables témoignages de la part des franco-neutres forment, pour ainsi dire, la première période de leur neutralité. — La seconde prend le nom d'*impartialité*. Tenir la balance égale entre la cause que soi-même l'on a reconnue juste, et celle que la conscience

publique a flétrie; *se renfermer dans les faits*, c'est-à-dire faire un égal accueil aux nouvelles venant d'Allemagne et de France, bien que l'on eût avoué déjà que les unes avaient toujours dit vrai, et les autres toujours menti: tel était le sens de cette impartialité d'une nouvelle sorte. — La troisième période est franchement et purement *française;* elle date de l'entretien de Ferrières. A partir de ce moment, les franco-neutres découvrent que tout à coup «le bon droit a passé du côté de la France».

Revirement admirable! La France étant devenue d'impériale, républicaine, il se trouvait, par la grâce d'un seul mot, que le peuple agresseur avait acquis l'avantage moral du rôle défensif; bien mieux, un correspondant de l'*Indépendance belge* affirmait que «*la France avait été*, pour ainsi dire, *surprise dans son* «*sommeil.*»

Dès lors l'Allemagne victorieuse devait non seulement consentir à faire la paix, mais la subir. Les arbitres belges du droit des peuples avaient décidé que la France ayant — sur la parole républicaine de M. Jules Favre — renoncé pour jamais à la guerre, les Allemands ne pouvaient désirer pour l'avenir une meilleure garantie ni retirer de leur victoire un plus beau fruit que l'amitié désormais inaltérable de l'ennemi héréditaire.

A ces abstractions de sentimentalité internationale un journal prussien donna ironiquement une forme concrète — comme il suit:

„L'Allemagne reconnaît que cette guerre qui lui coûte déjà 60,000 morts ou blessés et quelques milliards, n'était qu'un simple *malentendu*, maintenant expliqué.

„Elle conclut avec la France une paix dite d'*amour*. Malgré l'étendue de ses sacrifices, elle ne demande à ses ennemis de trois siècles ni un pouce de leur territoire ni une pierre de leurs forteresses; son honneur ne lui permet pas non plus d'accepter une somme d'argent. Des Français elle ne veut rien — que leur cœur.

„Elle retire immédiatement ses troupes de l'autre côté de sa frontière, restitue les places et les armes conquises, rend les prisonniers, à l'exception de l'hôte de Wilhelmshöhe, qu'elle internera, sa vie durant, à Spandau, pour assurer la salubrité française contre un retour de napoléonisme.

„Tous les ans, un congrès de députés, moitié allemand, moitié français, se réunira soit à Paris, soit à Berlin, pour régler fraternellement les questions communes et cimenter l'amitié franco-allemande.

„Tous les ans aussi, dix mille mariages internationaux seront célébrés entre citoyens et citoyennes des deux pays.

„Les anniversaires d'Iéna, de Leipzig, de Wœrth, de Sedan seront des jours de deuil pour l'Allemagne comme pour la France.... etc.“

Il est vrai qu'une assez belle récompense était promise au roi Guillaume, s'il écoutait les conseils, les sommations même que la presse arbitrale de Bruxelles et de Genève ne se lassait pas de Lui adresser: — Sa Majesté se serait appelée dans l'histoire «Guillaume le Magnanime». — Un publiciste flamand allait jusqu'à faire entrevoir à la maison royale de Prusse la présidence future des États-Unis d'Europe. — Malheureusement S. M. le Roi et Son premier ministre n'étaient pas tout à fait convaincus que les *Saturnia regna*

dussent sitôt refleurir sur le continent; et lorsque les négociateurs français attestaient leur amour pour la paix: — «Très bien!» répondait le comte de Bismarck, «mais comme vous nous ferez la guerre, aussitôt que «vous le pourrez,... » — Scepticisme désolant! quoique justifié peut-être par les 50 invasions ou attaques françaises que l'Allemagne avait eu à souffrir de ses pacifiques voisins, dans l'espace de deux siècles.

La guerre continua. Les donneurs de conseils, les arbitres et correcteurs internationaux ne se découragèrent pas pourtant. — Et ici nous rencontrons M. *Tallichet*...

XIX

M TALLICHET

Une Revue mensuelle, presque octogénaire déjà, la *Bibliothèque universelle*, — continue de s'imprimer à Lausanne; le directeur-rédacteur de ce recueil respectable est M. *Tallichet.*

Au paisible pays de Vaud les choses ont de la durée: voilà sept ans passés — depuis la guerre de Danemark — que M. Tallichet, dans sa *Bibliothèque*, livre des combats mensuels au prince de Bismarck. Le Chancelier jusqu'ici, favorisé par la fortune politique et militaire, semble sortir vainqueur de ce duel prolongé, mais son adversaire ne lui donne pas encore partie gagnée. En 1866, après Sadowa, M. Tallichet voyait venir pour la Prusse un second Iéna; en 1871, il prophétise tout aussi tristement, et il espère bien que les vainqueurs d'aujourd'hui *vivront* (que lui-même Tallichet vivra) *pour savourer les conséquences* de cette victoire. — Provisoirement, le bibliothécaire universel a commencé (dans sa livraison de juin 1871) une

étude historico-morale qui tend à démontrer que le véritable et le seul provocateur de la dernière guerre, — c'est M. de Bismarck. *Is fecit, cui prodest,* — naturellement.

L'auteur de ce travail sévère nous permettra de le dépersonnaliser, pour ainsi dire, et de considérer en lui non pas l'individu, mais le genre, — que nous appelerons, s'il lui plaît, de son nom le genre *Tallichet.* On peut y classer nombre de gens instruits, graves et très moraux qui, depuis un an tout au moins, se sont montrés, dans leurs écrits, les plus rigoureux des hommes à l'égard de l'Allemagne et de ses chefs. Tous ces Tallichet ont, à première vue, un air de famille sec et morose; les traits communs qui complètent chez eux la ressemblance, c'est que leur science est mêlée assez abondamment d'ignorance et d'erreur, c'est que leur moralité, nous osons le dire, ne semble pas toujours être de la plus parfaite bonne foi, c'est que leur gravité enfin s'accommode, sous formes hautement sérieuses, d'idées, de raisons et de faits qu'on dirait empruntés aux farceurs de la presse parisienne.

Dans le bréviaire Tallichet il y a plus d'un article de foi — *quià absurdum* — comme ceux-ci : — M. de Bismarck est l'auteur, quoi qu'il en ait, de cette maxime: *la force prime le droit*, et sa politique n'a point d'autre base; — le roi Guillaume a déclaré qu'il faisait la guerre non pas à la France, mais à l'empereur Napoléon; — le triomphe du droit national

allemand, en 1866, fut une violation du droit européen; — le premier ministre de Prusse est l'ennemi mortel de la liberté; il n'a reconstitué l'Allemagne que pour l'asservir au despotisme prussien; — toute idée de justice, depuis la défaite de l'Autriche, toute notion de moralité, depuis la paix de Versailles, ont disparu du monde; les bases de la société sont à jamais ruinées, etc.

Un humoriste genevois, esprit aimable et fin, qui a su se préserver du mal endémique en son pays, *la momerie*, *J. Petit-Senn* — écrivait dans son dernier livre modestement intitulé: *Bluettes et Boutades:* «Quand «nous vieillissons, le temps remplace autour de nous «ceux qui nous aimaient par ceux que nous aimons»; — *par ceux que nous haïssons,* serait souvent plus justement dit. Les graves écrivains moralistes, censeurs de la dernière guerre, — depuis MM. Vitet et Franck jusqu'à M. Tallichet, — éprouvent cet effet des années; nous ne saurions dire s'ils furent aimés dans leur saison, ni ce qu'ils aimèrent en leur printemps politique; mais ils paraissent aujourd'hui avoir remplacé toutes les passions du bel âge par une haine assez franche et assez amère de l'Allemagne.

Il y a quelques années encore l'Allemagne n'avait guère que des amis dans le monde; un mot de Heine lui assignait sous le soleil cette innocente royauté: — «aux Anglais, l'empire de la mer, aux Français «l'empire de la terre, aux Allemands l'empire de l'air.» — Politiquement, la faiblesse et la division de l'Alle-

magne était une des bases du précieux édifice construit, au congrès de Vienne, par les équilibristes européens. En s'unissant pour être fort, le peuple allemand a commis envers ses puissants voisins un véritable abus de confiance. On ne le lui pardonne pas.

Voici la carte de l'Europe brouillée, le vieux système est en morceaux, et les savants politiques se trouvent tout déconcertés dans leur science d'hier; pour eux, le triomphe de l'Allemagne est une défaite et une moquerie, car il les a pris en flagrant délit d'ignorance. *Indè irae.* Ils sont irréconciliables avec un succès dont ils n'ont pas entrevu les causes ni reconnu les signes précurseurs, et maintenant, après coup, ils s'efforcent d'expliquer le plus grand fait de l'histoire moderne par les plus piètres raisons, tirées du vieil arsenal de l'ex-diplomatie et de l'ex-politique. A leurs yeux l'évolution germanique est simplement un effort du génie d'intrigue personnifié en M. de Bismarck. — « *La fraude !* » dans ce mot M. *Tallichet* fait tenir l'œuvre entière du grand homme d'État allemand; et cette œuvre, dit-il, est destinée à périr parce que *la perception morale* manque à celui qui l'a créée.

Il est curieux, d'observer que la meilleure part des inimitiés et des aigreurs dont l'Allemagne victorieuse est l'objet, revient aux petits États neutres — de nationalité franco-allemande. Pourtant ils savent quelle *intrigue* (non pas celle de M. de Bismarck) menaçait naguère encore leur existence même ; ils savent

aussi que l'Allemagne eût trouvé son avantage au marché dont ils étaient le prix, et que la Prusse n'avait qu'un mot à dire, — qu'elle n'a point dit. Mais il n'y a rien de plus facile que d'oublier ses dettes, si ce n'est de les nier. Un journal pour rire de Berlin disait, en faisant une légère variante à un mot connu : « L'ingratitude est l'Indépendance — belge — «du cœur. » — Dans les petits États, plus ou moins démocratiques, le *livor publicus* a toujours été, est encore l'âme de la vie politique et sociale; on n'y supporte guère la grandeur, au dedans, ni au dehors; son éclat offusque des yeux qui du soleil n'aiment que les éclipses; les idées comme les passions s'y rétrécissent et s'y aigrissent; l'esprit y prend les habitudes de tracasserie et de dénigrement; l'ennui y distille le fiel. C'est pis encore quand s'y mêle l'hypocrisie dévote; perchés sur l'idée religieuse, les docteurs politiques mettent la Providence de moitié dans leur pédantisme haineux, dans leur amère sophistique, — de même qu'ils font de Dieu leur allié électoral et l'introduisent avec eux jusque dans « la boîte aux giffles » (1)....

L'Allemagne est devenue tout à coup la première dans le monde; sa subite et colossale croissance rappetisse les plus grands et réduit les autres à des proportions imperceptibles. Elle a le tort, en outre, d'affirmer elle-même sa nouvelle grandeur, sans faste, il

---

[1] Salle électorale, à Genève, — ainsi nommée et pour cause.

est vrai, sans arrogance théâtrale, mais avec cette fermeté simple et calme qui distingue ses actes et ses paroles. Hier encore, au *Reichstag*, le prince de Bismarck osait dire — ce qui est vrai — que « le nou-« vel Empire d'Allemagne possède la plus grande plé-« nitude de force, la plus grande puissance qui existe « aujourd'hui. »

Ces paroles, sans être une bravade à l'égard de M. *Tallichet*, agaceront personnellement cet honorable publiciste, et feront fermenter en lui le vieux levain. Heureusement il a, pour épancher son amertume, sa *Bibliothèque universelle*. — S'il nous était permis, pourtant, de lui donner un conseil d'hygiène, par rapport à sa prussophobie chronique, nous engagerions M. *Tallichet* à méditer une autre pensée de son compatriote *J. Petit-Senn* (tirée du livre que nous avons déjà cité), — et à la transporter, pour son profit personnel, dans la morale politique :

„La haine que nous avons pour nos ennemis nuit moins à „leur bonheur qu'au nôtre."

XX

LES CONSEILLERS BÉNÉVOLES DU ROI GUILLAUME [1]

L'auteur de la brochure qui porte ce titre, — M. *Frédéric de Rougemont*, — s'est singularisé parmi les écrivains *neutres;* il n'a pas cru que sa neutralité l'obligeât d'être injuste envers l'Allemagne et de dire : *vœ victoribus!* il écrit avec dignité et sincérité; il ne cherche ni à tromper les autres ni à s'abuser lui-même; comme historien, il s'en tient aux faits authentiques, et, dans la discussion, au lieu d'injurier, il raisonne. — On peut se féliciter de trouver cette honorable exception dans un pays où fleurit et abonde le genre *Tallichet.*

A mesure que les désastres de la France s'aggravaient, — de toutes parts et de tous pays, les conseils bénévoles, avec ou sans injures, affluèrent à Versailles. M. *Fr. de Rougemont* a recueilli dans les jour-

---

[1] Genève et Bâle. *H. Georg*, éditeur. 1871.

naux, — qui maintes fois en eurent la primeur avant le roi Guillaume, — quelques-unes de ces lettres de bon avis, mêlées en même temps de prières et de menaces.

Les plus sérieuses — par le caractère du moins de ceux qui les ont signées — émanent de pasteurs de l'Église réformée française. Au commencement de la guerre, ces mêmes ministres déclaraient en chaire et dans leurs écrits que le roi de Prusse était «suscité par Dieu» pour punir les vices et l'impiété du peuple français; — après Sedan, l'envoyé de la Providence devient «*une bête qui a les cornes du diable et «qui parle comme l'agneau.*» — Le roi Guillaume, dans ses proclamations, a invoqué la protection divine; dans ses bulletins de victoire, il remercie Dieu; c'est là ce *langage de l'agneau* qu'on lui reproche comme un blasphème.

En France, les gens dévots ne se scandalisaient point de ce que Napoléon III, entreprenant une guerre injuste, eût dit à ses soldats: «*le Dieu des armées sera avec nous*» (proclamation du 28 juillet). — L'archevêque de Paris déclarait cette guerre *légitime* et la bénissait. — A Metz, on vit avec édification l'Empereur et le prince impérial se rendre à pied à la cathédrale pour entendre la messe (Napoléon-Jérôme, le vilain prince, attendait Sa Majesté sur le parvis, en fumant tranquillement une cigarette). Le journal *le Public,* qui a donné cette pieuse relation, ajoutait:

„La population de Metz a été fortement impressionnée de

voir la simplicité et la confiance que Sa Majesté apporte dans l'accomplissement de ses devoirs de chrétien....“

Mais on ne veut pas permettre au Roi Guillaume d'avoir, aussi lui, *confiance* en Dieu et de lui rendre grâces. *Les sept pasteurs* (de l'Église libre de Nice), signataires d'une lettre au Roi, lui défendent, au nom de la foi protestante, «cette invocation de Dieu»; M. *Delmas* (pasteur de la Rochelle), à son tour, réprouve la piété royale; enfin, M. *Franck*, de l'Institut, unissant un anathème juif aux foudres protestants (*Moniteur universel*, 12 décembre), écrit au Roi:

„Vous avez introduit dans la politique le langage de la théologie. On va même jusqu'à vous attribuer *des sermons où vous combattez la France avec le texte de Saint-Luc.* (!!)“

En finissant, le biblique académicien menace Sa Majesté «d'un châtiment divin pareil à celui d'Ananias et de Saphira».

Pour se faire écouter du souverain auquel ils s'adressaient, les donneurs de conseils auraient dû tout au moins s'abstenir de l'outrager. Le pasteur Delmas dit au Roi que «son premier devoir est d'entendre la vérité»; la vérité soit, mais non les injures. Il est difficile de convaincre un prince, lorsqu'on commence par l'appeler Hun et Tartare. — Quant aux conseils mêmes que contiennent ces pieuses épitres, — M. *de Rougemont* les apprécie à leur valeur, en ces termes: — «Après tout, un chrétien n'est pas un im-« bécile.... On peut connaître fort bien le Dieu de

« l'Évangile, et ne pas connaître du tout celui de l'his-
« toire. » — Simplement, il eût fallu, pour contenter ces arbitres évangéliques, que l'Allemagne acceptât la paix telle que la république française voulait bien la lui offrir.

Parmi tant de « conseillers bénévoles » il en est un que sa bonne volonté du moins, sa modération et sa loyauté rendaient digne d'être écouté : nous voulons parler de M. le comte *de Gasparin*, esprit élevé et sincère, — dont la politique et les lettres déplorent la perte récente.

Dans une série d'articles publiés par le *Journal de Genève* (décembre 1870), M. *de Gasparin* cherchait à résoudre cette question difficile de la paix entre deux peuples belligérants, dont le vaincu n'était pas éloigné de vouloir dicter ses conditions au vainqueur. — Parlant du droit de conquête, l'écrivain français disait d'abord très sincèrement :

„Il y a un verre grossissant au travers duquel nous (Français) nous voyons toutes choses; ce verre, c'est l'indignation un peu factice que l'idée de conquête soulève parmi nous, depuis qu'au lieu de conquérir, nous courons le risque d'être conquis."

Cependant, pour accorder à l'Allemagne les sûretés de frontières qu'elle était en droit de demander, et pour ménager en même temps l'amour-propre national des Français, M. *de Gasparin* imaginait, comme moyen terme, de *neutraliser* l'Alsace et la Lorraine.

La neutralisation, comme on sait, avait été, dans ces dernières années, l'expédient favori de la politique internationale.

Et habent sua fata libelli. Au moment où M. *de Gasparin* conseillait la création d'un nouvel État neutralisé, le dernier né des États de cette nature — créé en 1867 précisément pour «ménager l'amour pro«pre de la France et garantir en même temps sur ce «point la frontière allemande» — le Luxembourg — violait ouvertement sa neutralité en faveur des Français. Une Note adressée par le comte de Bismarck au Cabinet de la Haye signalait à cet égard les plus graves infractions et les moins contestables.

Ainsi il était démontré par les faits que la neutralisation *garantie* d'un petit État est loin d'avoir la valeur pratique qu'on avait attendue. En formant un État neutre, sous leur garantie collective, les puissances semblent avoir ôté aux habitants du pays neutralisé le soin et le sentiment même de leur propre responsabilité; elles les ont dispensés, dirait-on, de la prudence scrupuleuse et de la correction de conduite qui sont pour les États faibles, non garantis, une première loi de leur existence. La neutralisation est devenue ainsi une sorte d'assurance contre tout risque, un brevet d'immunité. — A Londres, en mai 1867, on avait neutralisé le Luxembourg dans un intérêt général de l'Europe, mais la Conférence n'avait pas prévu le cas où ce pays lui-même se déneutraliserait, pour ainsi dire, dans un intérêt particulier.

M. *de Gasparin* reconnut, par une *note* qui termine sa brochure, «qu'un coup terrible venait d'être porté à son projet de transaction». Cependant l'honorable écrivain luttait encore, et, dans un second post-scriptum intitulé: *L'objection banale*, il considérait la *garantie européenne*, donnée à un État neutralisé, comme une *valeur* qui deviendrait chaque jour plus sérieuse et plus sûre avec le progrès de la moralité internationale.

Sur ce sujet le prince de Bismarck a dit naguère au *Reichstag* (séance du 2 mai 1870):

„Les sûretés que nous avions à prendre, devaient être de nature territoriale; les *garanties* des puissances étrangères ne pouvaient nous être d'un grand secours, *car de telles garanties, maintes fois, ont été suivies*, à mon regret, *de déclarations qui les affaiblissaient singulièrement.*"

M. *de Gasparin* ou ne connaissait pas ou avait oublié le fait encore assez récent auquel ces paroles du Chancelier de l'Empire font allusion : — Six semaines après la signature du traité de Londres qui avait garanti la neutralité du Luxembourg, un ministre anglais, lord Derby, parlant à la Chambre des lords (juin 1867), atténuait ou plutôt réduisait à rien la *valeur* de l'obligation collective que les puissances signataires avaient prise relativement au nouvel État neutralisé.

XXI

LES LOISIRS DE WILHELMSHÖHE

Les Français, pour la plupart, ignorent qu'à Wilhelmshöhe Napoléon III s'est encore occupé de leur bonheur, — au point de vue, il est vrai, de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. Une *Note sur l'organisation militaire de la Confédération de l'Allemagne du Nord* (belle brochure in-quarto, datée de Wilhelmshöhe, 1871, et imprimée à Bruxelles chez *Lelong*) montre que l'héritier des Bonaparte a su faire, comme son oncle à Ste Hélène, un usage — militaire — de l'adversité.

Sous ces lambris de Wilhelmshöhe, que hantent les souvenirs fantasques de la famille de Hesse, l'ex-souverain des Français paraît avoir conservé le suprême équilibre qui distingue les monarques accomplis (Catherine-la-grande prisait plus que toute autre flatterie, le nom de S. M. Im-per-tur-ba-ble que le prince de Ligne lui avait décerné). On ne saurait trop admirer le calme, le détachement avec lequel Napo-

léon III a écrit son livre; dans ces tristes jours où Paris et la France s'épuisaient à soutenir une lutte désespérée, l'auguste vaincu de Sedan, silencieux et recueilli, en son for impérial, étudiait l'Annuaire militaire prussien, — comme peut-être, si la saison n'avait pas été si avancée, il eût imité Dioclétien plantant ses laitues à Salone.

Trois pages d'introduction seulement précèdent l'exposé technique de l'organisation des forces allemandes. Cette sorte de préface, bien qu'elle soit écrite sous une forme abstraite et impersonnelle, fait penser au calife de Cordoue qui disait en mourant: «J'ai pendant «vingt années exercé la toute-puissance et je n'ai ja«mais pu faire, un jour, ma volonté.» Misère secrète du pouvoir suprême! Ce qu'on a dit des monarques constitutionnels: qu'ils *règnent* comme une corniche au plafond, serait-il donc vrai, aussi, des potentats absolus? Nous lisons dans les *Considérations générales* placées en tête du livre de Napoléon III:

„Avant la campagne de 1870, on ne faisait, en France, aucun cas de l'opinion de *ceux* qui déclaraient que l'organisation militaire de notre pays n'était pas en rapport avec sa situation politique .... Le comité d'artillerie *ne voulait pas* reconnaître que le matériel de l'artillerie prussienne était plus perfectionné que le nôtre .... Le comité du génie soutenait que nos forteresses pouvaient résister à l'artillerie nouvelle, et *ne voulait pas* convenir que la moitié de nos places fortes aurait dû être démolie .... L'administration de la guerre *résistait* à l'avis de *ceux* qui conseillaient de diviser le territoire en plusieurs corps d'armée munis sur place de tout le matériel nécessaire pour entrer en campagne ....“

Ainsi entreprendre la guerre avec 400,000 hommes contre 1,500,000, avec une artillerie inférieure en qualité et en nombre, avec des places fortes incapables de résister, — et sans aucune réserve sérieuse derrière en soi en cas de défaite (car Napoléon III ne partage pas les illusions des modernes Carnot sur la levée en masse, sur le franc tireur, sur la guerre au couteau, et il a pris pour épigraphe de son livre ces mots significatifs du grand Empereur : *Un pays ne manque jamais d'hommes pour sa défense, mais bien souvent de soldats)*, tel fut donc le sort du souverain des Français; ce monarque infortuné savait, voyait combien la lutte serait inégale, et il lui fallait, non pas seulement la soutenir, mais l'engager! Plaignons-le. Rien n'est plus mélancolique au monde que cet aspect du pouvoir absolu subissant, en haine de la liberté, de si dures servitudes anonymes, et réduit enfin à courir, les yeux ouverts, au suicide.

Il est vrai que l'hôte de Wilhelmshöhe a laissé dans l'ombre une autre «considération générale», qui, sans diminuer la témérité de sa dernière aventure, peut du moins l'expliquer. Napoléon III réduisait la guerre, en théorie, à une seule victoire décisive. Malakoff, Solferino, — et le lendemain, la paix! Or, était-il quelqu'un en France, aux Tuileries, qui doutât, le 15 juillet 1870, de cette première victoire? Les calculs de Napoléon Ier avant Waterloo (voir le livre de *Charras)*, d'après lesquels 1 Français = 2 Prussiens, ne faisaient-ils pas encore, à Paris, le fond de l'arith-

métique militaire? — A ce compte, 400,000 Français ouvrant la campagne eussent égalé et au delà les forces ennemies qui n'avaient d'abord qu'une supériorité numérique tout au plus d'un tiers.

Plus tard, après les défaites, après les désastres, l'intrépide opinion des Français sur ce point semble être restée la même. Un journal de Tours, *le Constitutionnel*, imprimait, à la fin d'octobre :

„Le soldat français sait qu'il n'a été battu que par le nombre *(les plus modérés ont dit 5, les autres 10 contre 1)*; il conserve le sentiment de sa supériorité individuelle."

Mais à Wilhelmshöhe, Napoléon III corrige, après expérience faite, l'équation établie par son oncle, et paraît croire que l'égalité de nombre devient indispensable aux Français, — soit dit sans humilier leur vaillance. C'est pourquoi il conseille à la France d'emprunter à ses voisins le puissant organisme militaire grâce auquel, — disait, un jour, M. de Bismarck en plein parlement, — «l'Allemagne peut compter sur un nombre presque illimité de baïonnettes».

L'ex-Empereur veut même donner à cette réforme du militarisme français une véritable valeur palingénésique, et il tire de son livre de chevet *(L'Esprit des lois)* la maxime suivante, *ad demonstrandum :*

„Ce sont d'abord les hommes qui ont fait les institutions, et ensuite ce sont les institutions qui ont fait les hommes."

En Allemagne, où Montesquieu a peut-être autant d'admirateurs qu'en France, on pense néanmoins que

ce grand écrivain doit être lu avec prudence. Sans doute, appuyés sur cette sentence de *l'Esprit des lois*, les conseils de réforme que Napoléon III donne à ses anciens sujets ont, du moins, une apparence plus sérieuse que les plans de régénération tracés, au courant d'une plume fantaisiste, par MM. *Alphonse Karr* et *Alexandre Dumas fils;* mais peut-être, comme valeur pratique, la différence entre les uns et les autres est-elle fort légère.

En réalité, *les hommes font les institutions* conformément à ce qu'ils sont eux-mêmes, et, les institutions ensuite ne *font* pas d'autres hommes que ceux qui les ont *faites*. Implanter une institution étrangère chez un peuple très différent, par les mœurs et le caractère, de celui qui a tiré cette institution pour ainsi dire de son propre fonds, c'est greffer sur bois mort. Témoin le parlementarisme. Transporté dans les pays où manquaient «les mœurs de la liberté», d'où il est issu, a-t-il réussi à y créer ces mœurs? — Napoléon III sent si bien lui-même le cercle vicieux où l'enferme la maxime de son auteur favori, — qu'il essaie d'en sortir en ajoutant :

„Mais ce qu'il faut surtout emprunter à l'armée allemande, c'est sa discipline sévère, son infatigable activité, son amour du devoir, son respect pour l'autorité."

Cette conclusion pourrait être rapprochée — sauf le respect — de la brillante solution que l'auteur de *la Dame aux camélias* (dans une lettre récemment pu-

bliée par le *Journal de Rouen)* a proposée en ces termes :

„Pour nous (Français) l'épreuve est décisive .... *Il s'agit* de nous dégager de nos habitudes, de nos mœurs, de nos facilités, de nos conventions d'hier, *de remonter aux sources primitives de la véritable humanité*.... Que chacun de nous, ou, pour ne rien exagérer, qu'un sur deux, sur trois même, parmi nous, soit bien résolu, *à ce que cela soit*, et, dans dix ans d'ici, vous aurez payé vos milliards, vous aurez repris l'Alsace et la Lorraine, et vous serez le premier peuple de l'univers!"

L'idée de retremper un Français sur trois est certainement originale, et M. *Alexandre Dumas fils*, qui se contente avec modération de 33 % de la régénérescence nationale paraît avoir ainsi un avantage pratique des deux tiers sur son ancien souverain.

XXII

LA LÉGENDE DE 1792

Il y a, en France, deux sortes d'histoire, l'une qui dort dans les livres, l'autre qui court les rues. Celle-ci : tradition ou légende, fournit d'ordinaire aux avocats politiques et aux journalistes patriotes la meilleure part de leur littérature historique.

Sous cette seconde forme les souvenirs de l'année 1792 ont beaucoup gagné à veillir. Il est à remarquer que le premier Empire, dans ses jours de détresse, fit très sobrement usage de cette glorieuse tradition, dont il était un peu trop voisin. Napoléon Ier, en 1815, comptait sans doute sur le patriotisme français, mais beaucoup plus sur ses préfets recruteurs; il pressait les appels de conscrits et refusait des fusils aux gardes nationales. Était-ce que le despote se défiât de la nation, comme les historiens français le lui ont reproché, — ou plutôt qu'ayant vu de près, en leur temps, « les héroïques volontaires », il sût au

juste ce que valait leur légende? — Quant à *la levée en masse*, Napoléon partageait, on peut le croire, les idées des conventionnels eux-mêmes sur ce sujet : — au mois d'août 1793, un projet de levée en masse fut présenté à la Convention et combattu par le comité de salut public, qui représenta cette motion comme « une chimère, dont le seul effet serait d'exciter les « moqueries des aristocrates ».

Major è longinquo ....; en 1870, aussitôt que le second Empire menace de finir comme le premier, — les ministres, les généraux, les journaux placent la France sous l'invocation de 1792, et font rebrousser la nation, pour la rajeunir, de 80 ans en arrière. — « Si la France est envahie », dit une proclamation, « elle appellera ses enfants comme en 1792. »

Le rédacteur du *Paris-Journal* (11 août) s'écrie :

„Réveillez-vous, Romains de la vieille Rome!
Il nous faut les volontaires de 92!
La France de 92!
Les hommes de 92!
Les généraux de 92!...“

Les généraux de 92! c'étaient Dumouriez, Kellermann, Biron, Labourdonnaie, Luckner, Custine, etc., tous maréchaux de camp — de l'ancien régime.

Les *hommes* de 92! qui furent ceux de 93 et de 94, ces *Titans*, comme on les appelle aujourd'hui dans la langue démocratique, avaient, aux yeux de leurs contemporains, des proportions plus humaines. Mme Roland écrit dans ses Mémoires : « Ce qui me frappe,

« quand je regarde autour de moi, c'est *l'universelle* « *médiocrité.* »

Enfin les volontaires de 92!... Il y a quelqu'un, dans Paris que cette dernière évocation a dû faire sourire. L'histoire *vraie* de ces volontaires avait été écrite tout récemment (publiée en mars 1870) par M. *Camille Rousset,* archiviste du ministère de la guerre français. Ce livre s'appuie sur des documents et des rapports officiels du temps, tirés des archives de la guerre; il contient beaucoup de faits, peu de phrases; personne, à Paris, n'aura eu le temps ni le goût de le lire.

Les journalistes français qui franchissaient le Rhin à Forbach (journal *le Public*), qui faisaient brûler Berlin par la flotte française (*Journal de Mâcon*), qui plaçaient le port de Jade dans la Baltique (*Journal des villes et des campagnes*), qui métamorphosaient les uhlans prussiens en «cavaliers corsaires, équipés à leurs frais» (*Paris-Journal,* 22 août), etc., — savaient de 1792 tout ce qu'ils en voulaient savoir; ils n'allaient pas s'embarrasser d'un livre fâcheux qui contrariât la chanson populaire du «bataillon de la Moselle en sabots» et le tableau classique de l'enrôlement des volontaires sur le Pont-neuf.

Au commencement de l'année 1792, la guerre étant imminente, on avait besoin en France, pour compléter l'effectif des troupes de ligne, de 51,000 hommes; — ce fut alors qu'on ouvrit, tambour battant et drapeaux déployés, la liste des enrôlements

volontaires ; — en juin de la même année, il manquait encore dans les rangs 27,000 hommes ; c'est-à-dire qu'en six mois « le sublime élan de la nation se levant comme un seul homme » avait fourni à l'armée 24,000 recrues en tout.

A cette époque, la fibre guerrière des Français était fort engourdie ; les derniers souvenirs militaires dataient de Rosbach, inglorieuse journée où, comme dit un poète allemand, « Frédéric II n'eut qu'à frap- « per sur ses culottes pour faire évanouir Soubise et « son armée ». En émigrant, la noblesse française emportait l'amour de la gloire ; le peuple qui n'avait connu de la guerre que les coups, semblait plus disposé à chanter les lauriers de la victoire qu'à les cueillir lui-même.

Aussi les guerriers qui s'inscrivirent en 1792 pour aller défendre la patrie, n'étaient-ils rien moins que la fleur de la nation. Un lieutenant-général, nommé Vietinghoff, sous les ordres duquel se trouvaient réunis 20 bataillons de volontaires, mandait au ministre de la guerre qu'il n'y avait parmi ces troupes «ni tenue, ni instruction, ni subordination, ni discipline», et aucun respect ni considération pour les officiers, « qui, « en général, étaient trop souvent avec leurs hommes « au cabaret ».

D'autres documents militaires de la même date donnent une idée de la licence qui régnait parmi les défenseurs de la patrie (il faut dire que la patrie les laissait manquer à peu près de tout). Le 16 septembre

1792, Luckner écrit, du camp de Soissons, à Dumouriez, qui se trouvait alors dans l'Argonne, en face des Prussiens :

„Je ne puis vous dire si vous recevrez ou non du renfort, car ces troupes-là un jour sont disposées à marcher en avant, et le lendemain ne le veulent plus.“

De son côté, Labourdonnaie, dans une lettre écrite de Châlons, le 18 septembre, disait :

„Le désordre règne dans toutes les branches. Il provient du mauvais esprit des quatre cinquièmes de ces troupes et de leur mise en campagne trop précipitée. Beaucoup de soldats avouent n'avoir jamais eu un fusil entre les mains.“

C'est avec le reste des régiments royalistes, avec des officiers de l'ancien régime (les compagnons d'armes de Lafayette en Amérique, la noblesse attachée au parti *feuillant*, les princes d'Orléans, &c) que Dumouriez put tenir tête à l'ennemi. Quant aux volontaires et autres recrues de 1792, — si l'on en croit les témoignages du temps, — il fallut deux ans pour en faire des soldats. — Telle est l'histoire, à côté de la légende.

Celle-ci, en 1870, aura coûté à la France bien du sang, bien des ruines inutiles. Elle a servi, plus que toute autre phrase, plus que toute autre illusion, à égarer le patriotisme français, à masquer l'impossibilité du succès dans cette lutte désespérée, à prolonger le règne désastreux des «organisateurs de la défaite».

M. Victor Hugo disait, dans son Adresse aux Français :

Ah! peuple! te voilà acculé dans ton antre... Que le lion de 92 se dresse et se hérisse, et qu'on voie l'immense volée noire des vautours à deux têtes s'enfuir à la secousse de cette crinière!...

En supposant que 92 fût un lion et que la seule secousse de cette crinière (dont la perruque de l'ancien régime formait encore une bonne part) mît les vautours en fuite, — quelle analogie pouvait-on raisonnablement établir entre la France de ce temps-là et celle de 1870 (après la défaite), entre l'armée de Brunswick et celle du roi Guillaume, entre l'ancienne guerre dite «de chicane» et la moderne stratégie, entre ces deux invasions enfin, dont l'une avait pour but de violer le droit national, et l'autre de le défendre?

Les membres du gouvernement de la troisième république n'avaient point, comme M. Victor Hugo, ce droit de délirer qui appartient aux poètes. Leur chef militaire, le général Trochu, ne laissait pas sans doute de leur dire tout bas, comme plus tard il l'a dit tout haut, à la tribune nationale: — qu'à ses yeux la défense de Paris, la prolongation de la lutte était une *héroïque folie.* Pourtant, ils présentaient au peuple français ce mirage de 92, et l'exaltaient par l'idée de « faire ce que ses pères avaient fait » ! — Quel rôle que celui de ces hommes! A présent, on les entend balbutier des justifications, et M. Thiers généreuse-

ment essaie de plâtrer leur funeste passé, en disant: « la guerre à outrance a été une grande faute, mais cette faute était celle du patriotisme ». — Et qui donc l'a fait commettre au patriotisme, si ce n'est ceux-là mêmes qui devaient l'en détourner ?

XXIII

PARIS BLOQUÉ

Un journaliste-professeur, M. *Sarcey*, — engagé, avec une surcharge naturelle de quelques kilos, dans les chevau-légers de la presse parisienne, — a retracé, presque au jour le jour, les impressions, les illusions[1], la vie anecdotique de Paris pendant les cinq mois de siége. C'est une suite de feuilletons, écrits avec une

---

[1] Les illusions parisiennes, pendant le siége, fourniraient la matière de tout un chapitre, n'était la monotonie du sujet. Comme spécimen, nous citerons seulement quelques lignes d'une lettre de Paris publiée par le *Zweep*, journal flamand de Bruxelles.

Cette lettre était écrite par un homme politique français, membre de l'Institut (s'adresser à la rédaction du *Zweep* pour savoir si l'auteur ne serait pas M. *Vitet)*; — on y lisait (28 octobre):

„Autour de Paris nous remportons victoire sur victoire; ainsi „finirons-nous bien par chasser l'armée allemande et l'anéantir.... „Alors, nous nous élancerons sur Berlin, nous prendrons les pro„vinces du Rhin, dont la possession nous est indispensable, comme „cela n'est que trop clair pour nous à présent; et nous profite„rons de l'occasion pour donner à la Belgique une sévère leçon....“

modération relative, en partant toutefois de cette idée fixe des Parisiens qu'ils sont eux-mêmes les plus fins, les plus spirituels des hommes, les seuls aimables, la fleur et l'essence de la civilisation, — tandis que les Allemands, barbares mal dégrossis, continuaient en 1870 la tradition d'Attila. L'auteur s'attache à montrer que Paris assiégé, affamé, bombardé a conservé jusqu'au dernier jour son esprit et sa gaîté, bien qu'à vrai dire, les traits spirituels qu'il rapporte ne paraissent pas compenser toujours les phrases de M. Jules Favre ni les bulletins du général Trochu, — et que M. Sarcey lui-même avoue qu'entre Parisiens «*on se chatouillait pour se faire rire.* (1)

---

1 **L'Almanach des remparts** (publié par la librairie *Cherbuliez*, à Paris) offre un assortiment de ces joyeusetés parisiennes, pendant le siége; Exemples :

— Un sous-lieutenant de la garde nationale se trouve légèrement aviné; son capitaine lui dit : „Comment vous voilà encore „ivre?“ — „Moi, ivre, mon capitaine, mais pas du tout; c'est la „vue de ces Prussiens qui me donne mal au cœur....“

— Deux cochers de fiacre se disputent. L'un appelle l'autre : „Fainéant, maladroit, Collignon!“ les trois grandes injures du monde des cochers. Le camarade injurié reste impassible, mais son adversaire s'écrie enfin : „*Bismarck!*“ L'injure était si violente qu'une seconde après les deux cochers roulaient comme des lutteurs sur le trottoir voisin.

— Un limonadier du boulevard, né en Prusse, mais naturalisé français depuis 30 ans, est tourmenté par un loustic : — „Vous avez beau dire et beau faire, vous êtes Prussien.“ — „A „cause?“ — „A cause que vous êtes né en Prusse.“ — „Le beau

Le général Fleury, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, disait, en apprenant la chute de l'Empire : **«C'est égal! nous nous sommes bien amusés!»** Ce mot là : *s'amuser* console de tout en France, et, s'il faut en croire M. Sarcey, les horreurs du siège n'ont pas laissé que d'être amusantes pour les Parisiens. Rien n'était plus gai que de diner en ville : chacun apportait son pain ; l'amphitryon faisait goûter à ses convives du salmis de rats ou de la trompe d'éléphant sauce ravigote ; — au premier de l'an 1871, le plus riche cadeau d'étrennes qu'on pût offrir à une dame, c'était un morceau de fromage ; — on dansait au piano dans les casemates ; — chaque bombe prussienne faisait éclater des calembourgs, etc.

Tous ces *Parisiana* sont sans doute fort agréables, mais le lecteur étranger trouvera peut-être plus piquant

---

„raisonnement! A ce compte-là, si j'étais né dans une écurie, je „serais donc un cheval?"

— Le vicomte de X.... vient de s'engager dans un régiment de zouaves. Son oncle lui dit : — „Comment un descendant des „croisés se résignerait à partir comme simple soldat!" — „*Des-„cendre* des croisés, c'est très beau", répond le jeune volontaire, „mais quand la France est envahie, il est beaucoup plus glorieux „de *descendre* des Prussiens."

— Journée du roi Guillaume (détails intimes révélés par un général russe) : La première pensée du roi est de se faire bourrer une grande pipe culottée dont il suit amoureusement les jeux de fumée jusqu'à huit heures.... Défense à ses familiers de lui parler de la guerre... etc.

50 pages (sur 2 colonnes) de cette *gaîté*-là.

l'hommage que M. Sarcey, à son insu et malgré lui sans doute, ne cesse de rendre aux petits-fils des Huns et des Vandales, aux barbares «enduits de graisse», à ces Prussiens enfin, objets de tant de moqueries et d'outrages. Dès le commencement de son récit, l'auteur rappelle avec une certaine mélancolie ce jugement (qui semble contenir une prophétie) d'un grand écrivain anglais :

„Macaulay, le prudent et sagace observateur, avait déclaré dès 1843 que la monarchie prussienne, le plus jeune des grands États européens, et que sa population aussi bien que ses revenus reléguaient au cinquième rang, occupait le second, après l'Angleterre, sous le rapport de l'instruction solide, du goût des arts et de la capacité pour tous les genres de science.

„Et il n'était pas même question de nous (Français) ! ....“

Il est vrai qu'après avoir fait cette citation mortifiante, M. Sarcey s'empresse de la corriger : — «Macaulay, dit-il, se trompait sans doute; il était Anglais, la haine l'égarait». — Et cependant, à mesure que les événements du siége se déroulent, l'écrivain parisien est forcé de reconnaître chaque jour quelques traits nouveaux de cette supériorité prussienne, dont l'aveu semblait d'abord ne pouvoir être arraché à son chauvinisme : — «Ces barbares sont mieux armés que nous; ... leur discipline est aussi forte que la nôtre est faible; ... ils se gardent et se retranchent admirablement; ... notre intendance militaire n'est qu'un chaos; la leur, à 200 lieues de leurs frontières, fonctionne avec une exactitude mathématique;... leur service d'ambulances est un modèle.... »

Et sur ce dernier point, M. Sarcey s'exprime ainsi, à l'honneur des *barbares :*

„Tandis que les Prussiens enlevaient leurs morts et leurs blessés avec une prestesse admirable, nous mettions un temps infini à cette recherche, et nous étions toujours obligés de leur demander des permissions pour achever cette besogne. Ils ne manquaient jamais à répondre, avec une nuance de dédain : — „Vos „morts, nous les avons enterrés, et pour vos blessés, ne vous en „inquiétez pas; nous les avons recueillis; ils sont avec les nôtres, „aussi bien soignés qu'ils le seraient chez vous.“ — Il n'y avait rien de plus piquant pour notre amour-propre que ces froides ironies. Le pis de la chose, c'est qu'ils avaient raison.“ (1)

La vérité est la plus forte; elle force l'auteur du livre à la confesser, sans qu'il s'en aperçoive, et à démentir ainsi lui-même les dérisions haineuses, les invectives et les calomnies dont ses pages sont d'ailleurs assez bien remplies. — Après cela, nous laissons volontiers à M. Sarcey le droit de maudire les vainqueurs de son pays, d'exécrer dans leur triomphe le fléau d'une horrible guerre, qu'ils n'ont pourtant pas provoquée; — mais encore n'est-ce pas abuser singulièrement de ce droit que de vouloir faire peser sur la Prusse et l'Allemagne la responsabilité des nouveaux malheurs qui étaient réservés à la France? L'auteur du *siége de Paris* voit

---

[1] Le *Paris-Journal*, dans un furieux article qui date du mois d'août, disait en parlant des barbares Prussiens : — Ils nous ont tout volé, *même nos blessés.*“

Ce journal aurait préféré sans doute que les Allemands appliquassent sa propre théorie à l'égard des blessés ennemis. (Voir le chapitre **Humanité.**)

un raffinement de l'*astuce* prussienne dans cet article de l'armistice : « *la garde nationale ne sera pas désarmée :* — « c'est moins pour nous faire honneur, dit-il, « que par perfidie; nos ennemis veulent nous achever « par la guerre civile.... »

En écrivant ceci (12 février), M. Sarcey oubliait une chose et en ignorait une autre : — ce qu'il oubliait, c'est que dans l'entretien de Ferrières, le comte de Bismarck avait signalé assez nettement le danger qu'on se préparait en armant et en soldant *la populace;* sur quoi, M. Jules Favre s'était récrié, comme on sait, par une phrase, dont Paris put apprécier — du 18 mars au 29 mai 1871 — toute la valeur : « Monsieur le comte, chez nous, il n'y a pas de populace » ; — ce que M. Sarcey ignorait, à la date où son livre s'arrête, c'est qu'à Versailles, en négociant l'armistice, MM. Thiers et Jules Favre avaient insisté de toutes leurs forces pour que la garde nationale de Paris ne fût pas désarmée. M. de Bismarck céda, mais non pas sans faire entendre ce qu'il pensait d'une telle concession — « *au point de vue pratique.* »

Ceux-là depuis ont récolté, qui avaient semé.

XXIV

LE BRÉVIAIRE DU ROI DE PRUSSE [1]

C'est une facétie de M. *Jules Janin.*

Frédéric II écrivait au baron de Grimm : «Il faut « que chacun vive jusqu'au terme qui dévide tout le « chapelet de sottises que le destin l'a condamné à « faire (*et à dire*) dans le monde. »

Voilà tantôt un demi-siècle que M. Janin écrit *stans pede in uno.* Il ressuscite en 1870 un pamplet ou pasquin de l'année 1766 et prête à ce sujet un peu vieilli les grâces et l'agilité, non plus très jeunes, d'un style à perte d'haleine, dont les *ron-ron* imitaient assez bien jadis l'écureuil en son égrugeoir. — *Le bréviaire du Roi de Prusse* débute par cette page-pompadour :

„Un jour de mauvais temps, bien qu'on fût au mois de juin (1740), le roi Louis XV s'ennuyait plus qu'à l'ordinaire. Il avait essayé, mais en vain, les amusements à son usage; il avait filé de la laine à la quenouille de Mme de Mailly; il avait tourné un

---

[1] Paris. Librairie des bibliophiles.

bilboquet en ivoire pour Mlle de Nesle; il avait fait et manqué une omelette sur son fourneau économique; il avait décidé la grande dispute entre *Mesdames*, qui avaient la prétention de se faire porter dans leurs chaises jusqu'au cabinet qui précède la chambre de la reine; il avait joué une partie de reversi avec Mme la maréchale d'Estrées, Mme de Chalais et Mme de Talleyrand ...."

C'est à ce moment que le cardinal de Fleury, « *qui le tenait de l'abbé de Pomponne* », apporta la nouvelle de la mort de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse. «Nouvelle formidable!» ajoute M. Janin; — et, après avoir dit que « la mort de ce roi faisait «monter sur le trône de Prusse *le plus grand génie*, «*le plus étrange courage*, *avec le plus bel esprit*, etc.» — il écrit 50 pages pour démontrer que celui qui possédait ce génie, ce courage, ce bel esprit (Frédéric II), ne fut en somme, *et de son propre aveu*, qu'un pur gredin.

Le petit livre de M. Janin, publié en août 1870, avait un heureux à-propos. Au moment où la France, fidèle à son passé, engageait une telle guerre, par la seule raison qu'elle se croyait prête à la faire, il était bon de débarrasser la conscience nationale de ses derniers scrupules de justice et d'humanité à l'égard d'un ennemi dont le bréviaire politique — tel que l'a réédité M. Janin — contient quelques maximes de ce genre :

«*Dépouiller ses voisins, c'est leur ôter le moyen de «nous nuire.*» — *J'entends par le mot* «politique» *qu'il «faut chercher à duper les autres*, etc.»

Dans le fatras de gazettes clandestines, d'écrits apocryphes, de libelles anonymes que la basse littérature, au dernier siècle, produisit à foison, se trouve un opuscule intitulé «Les matinées du Roi de Prusse, *écrites par lui-même.*» Frédéric II y est censé faire une «confession» politique, pour enseigner à son neveu, héritier de la Couronne de Prusse, *l'art de régner.*

C'était un commerce en ce temps-là de débiter sous le nom des souverains, des premières personnes de l'État ou des grands écrivains les plus vilaines sottises qu'on pût imaginer. En 1752, un de ces folliculaires à la petite semaine (comme Voltaire les appelle), le falsificateur des Mémoires de Mme de Maintenon, l'insigne grimaud *La Beaumelle* composa pour un libraire des *Pensées*, qu'on vendait aux imbéciles comme une œuvre *secrète* de Montesquieu. Voici l'une de ces *Pensées :*

„Une république qui ne serait formée que des scélérats du premier ordre produirait bientôt un peuple de sages, de conquérants et de héros. Une république fondée par Cartouche aurait eu de plus sages lois que la république de Solon.“ (2)

Les *Matinées* du Roi de Prusse, «écrites par lui-même», sont à peu près dans le même goût. Frédéric II enseigne au prince, son neveu, que le grand art d'un souverain c'est de se faire considérer par ses

---

2 La Commune de Paris, en 1871, semblait devoir réaliser cette république idéale de La Beaumelle, mais le temps lui aura manqué malheureusement pour surpasser celle de Solon.

sujets comme un *être dangereux;* — et il lui dit: «Vou-«lez-vous passer pour un héros? *approchez-vous har-«diment du crime*». — En résumé: Mon cher neveu, soyez au fond du cœur un franc coquin, comme je le suis moi-même, mais prenez le masque de la sagesse, et les gens de lettres philosophes (auxquels vous aurez soin de donner quelques écus) feront de vous un autre Marc-Aurèle.

Pour écouler une telle marchandise, on l'attribua naturellement à Voltaire, comme tant d'autres feuilles de contrebande (*Lettres secrètes d'Amsterdam*, etc. etc.) avaient été mises à son compte. — Cette supercherie contemporaine semble assez indigne déjà ([3]); M. *Janin*

---

[3] On lit dans une lettre de Frédéric II à Voltaire, écrite au mois d'août de cette même année 1766 :

„Mon neveu *(ce prince de Prusse que le Roi était censé instruire ainsi dans l'art de régner)* m'a écrit qu'il se proposait de visiter, „en passant, le philosophe de Ferney. Je lui envie le plaisir qu'il „a eu de vous entendre."

Voltaire, dans sa correspondance datée de cette époque (surtout dans ses lettres à d'Alembert, 1766), témoigne en toute occasion des sentiments que *frère* Frédéric n'avait pas cessé de lui inspirer.

Parlant de „l'absurde et atroce affaire d'Abbeville", il écrit (18 juillet): „Je ne conçois pas comment des êtres pensants peuvent demeurer (en France) dans un pays de singes qui deviennent si aisément tigres"; — 23 juillet: „Je vous prie d'envoyer la relation à frère Frédéric, afin qu'il accorde sa protection à cinq ou six hommes de mérite qui veulent se retirer dans ses États et y cultiver en paix la raison"; — 25 août (à propos d'une

la dépasse hardiment. Il construit son libelle tout entier comme s'il ne doutait pas un instant que *l'Art de régner* n'eût été écrit par Frédéric lui-même :

„Dans ce bréviaire du roi de Prusse" — dit-il — „l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus : l'effronterie ou la témérité de son génie. A l'aspect de tant d'audace, on reste épouvanté.... Frédéric-le-Grand se montre là en son plein jour...."

Mais, après avoir mis sous les yeux du lecteur indigné les pages les plus noires de ce catéchisme d'hypocrisie, de fraude et de violence, — après avoir cité « comme un démenti à cet *Art de régner* un petit livre « écrit, *à l'âge de douze ans* (1766), par le vingt et « unième dauphin de France, dans lequel il inscrivait « les plus belles maximes de Télémaque », — M. *Janin* termine par cette restriction en quatre lignes, pour corriger un peu les 56 pages qui précèdent :

„Si pourtant il nous était démontré que ceci soit une ironie, une satire, une vengeance ...."

Ce «si pourtant», en post-scriptum, — pourrait occuper une place distinguée parmi *les honnêtetés littéraires* que Voltaire a réunies dans un petit écrit (tome 49 de ses œuvres complètes. Édition Lefebvre), où certains précurseurs de M. *Janin* sont assez vertement traités....(1)

---

lettre que le roi de Prusse lui a écrite sur cette même affaire): „il faut qu'on tourne les yeux *vers le nord*, le midi n'a que des „marionnettes barbares."

1 L'historien *Preuss* (Vie de Frédéric le Grand, en 5 volumes) consacre tout un chapitre à la bibliographie des œuvres du Roi;

Le nouvel éditeur et commentateur de *l'Art de régner* désirait depuis longues années cette immortalité, non pas toujours viagère, que l'on obtient, à Paris, avec le titre d'académicien. L'an dernier, il eut, à la fin, l'honneur de devenir l'un des Quarante, — en même temps que M. Emile Ollivier....

L'Académie française a devant elle un beau jour : celui où aura lieu la réception solennelle de l'académicien « au cœur léger ». Il pourrait même se faire que cette perspective retardât pour les autres élus de 1870, l'entrée en possession définitive de leur immortalité. — D'ores et déjà, cependant, M. *Janin* appartient à la noble Compagnie, et il paraît en avoir épousé les sentiments à l'égard de la Prusse. Mais il ne suffit pas de respirer l'atmosphère académique sous la coupole de l'Institut, pour savoir — travestir l'histoire et sophistiquer le droit, comme M. *Vitet*, — épancher son patriotisme en prose régicide, comme M. *Laprade*, — tremper de larmes la politique et la diplomatie, comme M. *Jules Favre*, — haranguer l'ennemi en style titanesque, comme M. *Hugo*, — recruter pour la France les milices célestes, comme M. *Dupanloup*; — le feuilletonniste du *Journal des Débats*, en mettant au service de la même cause sa plume usée par les riens, et ce qui lui reste de rapidité à remplir la page et le re-

---

il y signale plusieurs écrits faussement attribués à Frédéric, mais il ne daigne pas même mentionner l'obscur libelle exhumé par M. *Janin* du fond de l'oubli et du mépris public.

vers, aura fait modestement ce qu'il pouvait : il a laissé de plus ingambes, parmi ses immortels confrères, tailler en pièces le roi Guillaume et M. de Bismarck, et s'est contenté, pour sa part, de tacher d'un peu d'encre la statue du grand Frédéric.

XXV

LA PROVINCE

« Paris — disait Heine — se soucie de l'opinion » de la province à peu près comme la tête s'occupe de « ce que pensent les jambes. »

Un jour, cependant, Paris, se trouvant serré de près par quelques cent mille « barbares » qui réduisaient la capitale de la civilisation à manger ses chevaux de fiacre, — devint beaucoup plus curieux de savoir ce que pensait, ce que disait, surtout ce que faisait la province. Lettres, télégrammes, courriers, tout était intercepté; le vent emportait les ballons, mais ne les ramenait pas. De temps à autre un pigeon apportait sous son aîle cette invariable nouvelle: « la province *se lève* comme un seul homme ». Les Parisiens assiégés avaient fini par en rire. Une gravure de ce temps-là représente un garde national en faction sur le rempart; il tire sa montre :

„Cinq heures. Bon! la province *se lève.*"

Les départements, habitués à tout recevoir de Pa-

ris : opérettes et préfets, nouvelles modes et gouvernements nouveaux, plébiscites et révolutions, — s'étaient trouvés fort empêchés quand il leur fallut jouer le rôle de « l'homme à la tête coupée ». Paris leur avait envoyé, il est vrai, deux Gérontes de la démocratie, autant dire le soliveau (en double) que Jupin octroya aux grenouilles.

« Tous nos bras, tous nos cœurs pour *un homme!* » — s'écriait le *Moniteur* de Tours (1er octobre), parodiant ainsi le mot de Richard III. A la même date, un correspondant tourangeau de l'*Indépendance belge* poussait le même cri :

„*Un homme* à Tours! *un homme*, et vite! Puisse-t-il nous en „tomber un du ciel!...“

Il leur tomba un avocat.

Nous n'avons pas à retracer les hauts faits de ce nouvel Horatius Coclès, — dont M. Alph. Karr a dit très méchamment qu'il avait du moins un titre dans la république des aveugles. — L'histoire a déjà jugé le rôle politique et militaire du personnage, en attendant que la Cour des comptes l'apure.

Ce qui nous intéresse, pour notre modeste étude littéraire, c'est la part qui peut avoir été prise par la province au mouvement d'esprit et à la guerre de plume pendant cette campagne.

Ici se montre dans toute son indigence le journalisme provincial français. Ses rédacteurs, pour la plupart, venus des quatre coins de la médiocrité

parisienne, manquent de tout dès qu'ils manquent de Paris. Heureusement le dictateur arrivé par la poste aérostatique, s'était fait précéder à Tours de quelques journalistes, brochuriers et secrétaires-diplomates de la grand'ville, talents consommés, dont MM. Trochu et Favre avaient cru pouvoir se passer; il eut ainsi, pour les besoins de son exubérante publicité, des organes tels que ni la Touraine ni la Gascogne même n'auraient pu sans doute les lui fournir. En même temps Bruxelles lui venait en aide, et mainte feuille belge, logée d'ailleurs à l'enseigne de l'impartialité, de la véracité, de la loyale neutralité, trouvait un honnête profit à faire l'intérim de la presse parisienne pour le moment bloquée.

Faute de toute autre subsistance, les journaux de province ont vécu, pendant cette période, sur ce qu'on imprimait à Tours et plus tard à Bordeaux, sur les télégrammes, bulletins et correspondances qui venaient de là : — sorties triomphantes de Bazaine ou de Ducrot, victoires à reculons de Chanzy et de Faidherbe, circulaires de Chaudordy, contes bleus de francs tireurs, exploits de nuit des Chemises-rouges, vandalisme des Prussiens, goût immodéré de ces barbares pour l'horlogerie française, etc., telle fut, quatre mois durant, la pâture des rédacteurs et lecteurs de départements. Il n'y a guère que la presse lyonnaise qui ait mêlé à ces échos du gambettisme une note de son cru, — en prêchant l'assassinat du Roi Guillaume, de MM. de Moltke et de Bismarck. — Pour être juste, il faut

citer aussi le journal *la Gironde* dont les accents gascons relevèrent un peu la ritournelle commune.

Cherchons d'un autre côté les produits de la veine provinciale. — Recherche aride et maigres découvertes! — Au commencement de la guerre, le catalogue bibliographique de France signale quelques poésies destinées encore aux Jeux floraux : un arrière-rival de Racan célèbre en vers «le bonheur dans la retraite»; ce poète doit appartenir à la société des «planteurs-cultivateurs de l'olivier pacifique». — Moins insensible aux dangers de la patrie, un officier retraité, X..., publie à Limoges la description d'un *pare à balle* qu'il a lui-même inventé et grâce auquel le fusil à aiguille prussien ne serait plus qu'une innocente sarbacane.

Quoi encore? des lettres pastorales et belliqueuses d'évêques patriotes, — l'Adresse, déjà citée, des sept pasteurs de Nice au roi Guillaume, — l'écrit d'un habitant de Mézières qui accuse naturellement de trahison les officiers chargés de la défense de cette place, — enfin, et c'est le morceau capital, une œuvre physiologico-politique, imprimée dans la paisible ville de Châtellerault (*Typographie Rivière.* 1870), sous ce titre sans prétention : **Ma manière de voir.** — L'auteur pousse la modestie jusqu'à garder l'anonyme.

C'est de Châtellerault que Henri de Navarre publia le célèbre manifeste par lequel il se portait médiateur entre Henri III et la Ligue. Depuis lors cette ville n'a point fait parler d'elle, que nous sachions, si ce n'est dans la coutellerie, l'armurerie et la quincail-

lerie. Très modeste, même en ce qui touche sa gloire légitime, Châtellerault laisse Senlis se parer de l'invention du tourne-broche.

L'écrivain anonyme de Châtellerault le prend d'un peu loin pour exposer *sa manière de voir;* il commence par reconnaître, mais sans se l'exagérer, la supériorité de l'homme sur les animaux, et pense que « si « l'homme a une âme, il n'a pas le droit de s'en pré- « valoir comme d'un privilége exclusif, attendu que le « grand singe (homme des bois) qui ressemble si bien « au Hottentot physiquement et moralement, doit avoir « aussi lui une âme, *et ainsi de suite.* » — De ces considérations «sur l'homme et les autres singes» l'auteur est conduit sans effort, par l'idée de la perfectibilité humaine, aux questions moins ardues de la liberté de la presse et du système électoral. Puis il remonte brusquement à la *société gauloise,* déplore, en passant, le fanatisme féroce des Druides, revient bientôt à la *société française,* considère un instant «les bienfaits de la Révolution», les apprécie, mais en se gardant aussi de l'exagération, comme il l'a fait pour la supériorité de l'homme sur le chimpanzée, — et, finalement, il adresse une lettre à *Sa Majesté le Roi de Prusse.*

Cette lettre est écrite avec la haute familiarité qu'il est permis, dans la langue des dieux, de prendre avec les Grands de la terre; mais peut-être, quand on s'exprime dans la simple prose de Châtellerault, serait-il mieux séant de ne pas tutoyer les Rois; — le correspondant poitevin de Sa Majesté s'exprime ainsi :

„Guillaume!

„Que fais-tu? ou vas-tu? Comment ne vois-tu point les abîmes qui s'entr'ouvrent sous tes pas? serais-tu assez dénaturé pour te plaire dans le carnage? Éprouverais-tu la jouissance du tigre à la vue de sang?... A qui prétendrais-tu faire croire que tu avais le droit de préméditer et de préparer l'assassinat d'une nation rivale, dans le but de rendre incontestable la prédominance de la tienne?....

„Dis-moi, Guillaume, comment ne t'es-tu pas aperçu que ton ami, ton confident, génie inventif, s'il en fut jamais, a le tort impardonnable de ne pas être de son époque?....

„Cesse, Guillaume, cesse de braver ta mère, **L'humanité!**"

Il n'y a guère que le fameux M. Gagne, de Paris, qui de son archi-crayon pût égaler ces archi-apostrophes. Sans doute, l'étude combinée et trop complexe de l'homme des bois et de la loi électorale, du druidisme et des immortels principes de 89 aura porté quelque désordre dans les perceptions de l'écrivain de Châtellerault. Son cerveau, du moins, semble féru, comme celui de M. Michelet, de M. Vitet et quelques autres, de cette idée — surprenante *manière de voir!* — que, provoquée et attaquée par la France, l'Allemagne n'aurait conservé le bon droit de son côté que si elle avait été battue par l'agresseur.

Voilà toute notre moisson récoltée en province. Ce serait médiocrement l'enrichir que d'y ajouter les produits d'un littérateur versaillais qui aspire, dans la *Revue des deux Mondes,* à illustrer le nom de *Pigeon-*

neau. (1) Ce publiciste de Seine-et-Oise a un pied, comme on voit, dans la presse parisienne; il serait mortifié d'être classé parmi les départementaux. L'histoire lui saura gré, d'ailleurs, d'avoir conservé le souvenir d'une réquisition de 3 balais d'écurie «faite par S. A. R. le grand-duc de Bade», — et celui de la folle épouvante dont le comte de Bismarck ainsi que tout l'état-major allemand donnèrent le spectacle à M. Pigeonneau, un jour (21 octobre) que les Parisiens avaient tenté une sortie «seulement *avec 6000 hommes* et *failli* «*faire* une trouée dans les lignes prussiennes».

---

1 *Revue des deux Mondes.* 1er avril. *Versailles pendant le siége.*

Quelques mots pour finir.

« La guerre, c'est la fin! » avait dit M. V. Hugo. L'erreur du poète est de croire que les choses humaines acceptent ainsi des échéances, qu'elles ont des dénouements comme au théâtre. — Rien ne finit, tout continue.

En France, depuis l'heure des premiers désastres, le renouveau est à l'ordre du jour; mais en aperçoit-on les traces? L'esprit public est-il sorti de ces terribles épreuves plus sérieux et plus sain? Les malheurs ont-ils corrigé l'infatuation nationale ou diminué le goût des phrases, qui coûtent si cher? ....

Au lendemain de la paix de Versailles, le *Moniteur* de Paris, dans une revue politique rétrospective, constate hardiment que durant toute la guerre franco-allemande, le monde entier, comme absorbé par le spectacle de cette grande lutte, est resté en suspens, et que les événements extérieurs semblent avoir arrêté leur cours (rétablissement de l'Empire d'Allemagne; entrée des Italiens à Rome; restauration de

la monarchie en Espagne; révision des traités de 1856, etc.).

Quatre mois s'écoulent encore; M. Gambetta reparaît. Il dit à ces compatriotes *(discours de Bordeaux)*, — en les exhortant à se guérir du «mal de vanité» :

„Savez-vous ce qu'on disait pendant la guerre à l'étranger! „**Il n'y a plus de livres!**“ Et, *en effet*, tout entière occupée à sa défense, la France *ne produisait plus pour l'intelligence des peuples.*“

Bordeaux applaudit; la France ne siffle pas.

«*Hei mihi! quod nullis .... medicabilis herbis.*»

Imprimerie R. BOLL, Berlin, 16 Georgen-Str.

EN VENTE AUX MÊMES LIBRAIRIES:

LES DISCOURS

DE

M. LE PRINCE DE BISMARCK

AVEC SOMMAIRES ET NOTES

2 forts volumes gr. in 8°. 16 Francs

LE 3me VOLUME — *SESSION DE 1871* — EST SOUS PRESSE

Dr LOUIS GESSNER

CONSEILLER DE LÉGATION

LE DROIT DES NEUTRES SUR MER

1 volume gr. in 8°. 7 Fr. 50

SOUS PRESSE:

TABLEAU HISTORIQUE

DE LA

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

Imprimerie R. BOLL, Berlin, 16 Georgen-Str.

E. McAlvin

Howard St.